MME DU CHÂTELET'S TRANSLATION OF THE "FABLE OF THE BEES"

PREFACE DU TRADUCTEUR, 1735

Depuis que i'ay commencé a vivre avec moy, et a faire attention au prix du tems, a la brieveté de la vie, a l'inutilité des choses auxquelles on la passe dans le monde, ie me suis étonnée d'avoir eu un soin extreme de mes dents, de mes cheveux, et d'avoir negligé mon esprit et mon entendement. J'ay senti que l'esprit se roüille plus aisément que le fer, mais quil est bien plus difficille de luy rendre son premier poli.

Des reflections si sensées, ne rendent pas a l'ame, cette flexibilité que le manque d'exercice lui otte quand on a passé la premiere ieunesse. Les fackirs des Indes perdent l'usage des muscles de leurs bras, a force de les laisser dans la mesme posture, et de ne s'en point servir. Aussi perd ton ses idées quand on neglige de les cultiver. Cest un feu qui meurt, si on n'y iette pas continuellement le bois qui sert a l'entretenir. Voulant donc reparer, s'il est pos-

2] sible une / si grande faute, et tacher de replier cet arbre desia trop avancé, et de luy faire porter les fruits qu'on peut encor s'en promettre, i'ay cherché quelque genre d'occupation qui pust en fixant mon esprit, luy donner cette consistance (si ie puis m'exprimer ainsi) qu'on n'acquiert iamais, en ne se proposant pas un but dans ses etudes. Il faut s'y conduire comme dans la vie civile, bien savoir, ce qu'on veut estre. L'irresolution produisant dans l'une les fausses demarches, et dans l'autre les idées confuses.

Ceux qui ont recû de la nature un talent bien decidé, n'ont qu'a se laisser aller a l'impulsion de leur genie, mais il est peu de ces ames, quelle conduit par la main, dans le champ qu'elles doivent defricher, ou embellir. Il est encor moins de ces genies sublimes, qui ont en eux, le germe de tous les talents, et dont la superiorité embrasse et execute tout. Ceux qui pouroient pretendre le plus a cette monarchie universelle des baux arts, at-

teignent cependant la perfection d'un seul avec plus de facilité, et en font leur favori. Mr. de Voltaire par

3] exemple quoy que / grand metaphysicien, grand historien, grand philosophe, etc. a donné la preference a la poesie, et l'epithete du plus grand poete français, sera aussi bien son caractere distinctif, que celuy d'homme universel.

Il arive quelques fois que le travail et l'etude, forcent le genie a se declarer, comme ces fruits que l'art fait eclore dans un terrain pour lequel, la nature ne les avoit pas faits, mais ces efforts de l'art sont presque aussi rares, que le genie naturel. Le plus grand nombre des gens pensans, car les autres sont une espece a part, sont ceux qui ont besoin de chercher en eux, leur talent. Ils connoissent les difficultés de chaque art, et les fautes de ceux qui en courent la cariere, mais le courage qui n'en est pas rebuté, et cette superiorité qui les fait franchir, leur a esté refusée. La mediocrité est, mesme parmi les elus, le partage du plus grand nombre. Les uns s'occupent a arracher les épines qui retarderoient les vrais genies dans leur course, et cest ce qui procure tant de dictionaires, et d'ouvrages de cette espece qui

4] sont d'un si grand secours / dans la litterature. Il faut bien broyer les couleurs des grands peintres. Les autres rendent compte periodiquement au public de tout ce qui se passe dans la republique des lettres. Enfin d'autres transmettent d'un pays a un autre les decouvertes et les pensées des grands hommes, et remedient autant quil est en eux, a ce malheur de la multiplicité des langues, tant de fois deploré par les vrais amateurs.

Je scais que cest rendre un plus grand service a son pays; de luy procurer des richesses, tirées de son propre fonds, que de luy faire part des decouvertes etrangeres, et que Van Robés a esté plus utille a la France, que celuy qui a fait venir le premier des draps d'Angleterre. Mais il faut tacher de faire valoir le peu qu'on a receu en partage et ne pas entrer en desespoir, parce qu'on n'a que deux arpents a cultiver et quil y a des gens qui ont dix lieües de pays.

On peut appliquer aux arts ce passage de l'Evangile *sunt plures*

5] *mansiones / in domo patris mei.* Il est certain qu'il vaut mieux donner une bonne traduction d'un livre anglais ou italien estimé, que de faire un mauvais livre français.

Les traducteurs sont les négocians de la republique des lettres, et ils meritent du moins cette louange, quils sentent et connoissent leurs forces, et quils n'entreprennent point de produire d'eux-mesmes, et de porter un fardeau sous lequel ils succomberoient. D'ailleurs si leur ouvrage ne demande pas ce genie createur, qui tient sans doute le premier rang dans l'empire des baux arts, il exige une application dont on doit leur savoir d'autant plus de gré, quils en attendent moins de gloire.

De tous les ouvrages, ceux de raisonement me semblent les plus susceptibles d'une bonne traduction. La raison et la morale sont de tout pays. Le genie de la langue ce fleau des traducteurs, se fait bien moins sentir dans des ouvrages ou les idées sont les seulles choses

6] qu'on ait a rendre, et ou les graces du style, ne sont pas le / premier merite. Au lieu que les ouvrages d'imagination peuvent estre rarement transmis de peuple a peuple, car pour bien traduire un bon poete, il faudroit estre presque aussi bon poete que luy.

Mais s'il est impossible d'avoir des memoires bien fidels de l'imagination des hommes, il ne l'est pas d'en avoir de leur raison, et cest une des obligations qu'on a aux traducteurs. Ainsi si la nature humaine en general, est redevable au sage Mr. Lock de luy avoir appris a connoitre la plus belle partie d'elle-mesme, son entendement, les Français le sont sans doute a Mr. Coste, de leur avoir fait connoitre ce grand philosophe. Car combien de gens, mesme parmi les lecteurs de Lock ignorent la langue anglaise, et combien peu parmi ceux qui ont appris cette langue de la philosophie moderne, seroient en etat d'entendre Mr. Lock en anglais, et de surmonter en mesme tems les difficultés de la langue, et celles de la matiere.

7] Il faut, sans doute, pour se resoudre a / traduire, se bien persuader que cest aux commentateurs, et non aux traducteurs qu'on a fait dire dans le Temple du goût:

> Le goût n'est rien, nous avons l'habitude
> De rediger au long, de point en point
> Ce qu'on pensa, mais nous ne pensons point.

Le iudicieux autheur de ce charmant ouvrage a bien senti la difference quil y a de composer de gros volumes sur un passage de Dictis de Crete qu'on n'entend point, et dont on n'a que faire, ou de rendre propres a son pays, les travaux et les decouvertes de tous les autres.

Mais comme on abuse de tout, l'envie de gagner de l'argent, et destre imprimé a produit presques autant de mauvaises traductions, que de mauvais livres.

Si une bonne traduction n'est pas sans quelque difficulté, il sembleroit du moins, quil deveroit estre aisé de choisir un bon livre pour l'obiet de son travail. Cependant on voit souvent paroitre des traductions, dont l'original est desia oublié. Les Anglais tombent encor plus souvent que nous dans cet inconvenient. Il ny a gueres de

8] mauvais livres français quils ne traduisent, temoin Sethos et tant d'autres. Cependant le genie profond des Anglais deveroit les rendre moins avides de nos livres qui sont frivoles pour la plus part, en comparaison des leurs. Il me semble qu'on pouvoit appliquer aux livres français ce que le comte de Roscomon a dit de nos vers: que tout l'or d'une ligne anglaise tirée a la filiere française rempliroit plusieurs pages.

> The weighti bullion of one sterling line
> Drawn to a french wire would through all pages shine.
> (Le mot *line* en anglais signifie *ligne* et *vers* egallement)

Je crois que ce qui rend les traductions si communes ches les Anglais c'est que l'etude du français faisant partie de leur education, il y a plus de gens parmi eux a portée de traduire.

Il y a bien des traducteurs infidelles, les uns traduisant mot a mot le deviennent crainte de l'estre. Les autres par la difficulté

de saisir le sens de leur autheur donnent a costé, et rendent obscurément une pensée lumineuse que leur esprit n'a fait qu'entrevoir. Pour

9] ceux qui mettent leurs sotises a la place de celles de l'autheur quils traduisent ie les regarde comme les voyageurs qui abusent du proverbe: *a beau mentir qui vient de loin*. Il ny a gueres, ie crois, que les traducteurs des ouvrages en langue orientalle, qui soient tombés dans cet excés.

Les difficultés de chaque art sont pour les artistes, ce que les circonstances des plus petits evenements sont pour les contemporains. L'interest quils y prennent et le point de veüe dans lequel ils les envisagent, grosissent aux uns et aux autres les obiets. La posterité et le public en iugent bien differement. Ainsi quoy quil soit vrai de dire qu'une bonne traduction demande de l'application et du travail, il est certain cependant que la meilleure est un ouvrage tres mediocre.

Cependant tout mediocre que soit ce genre de litterature, on trouvera peutestre encor quil est bien hardi a une femme d'y pretendre.

10] Je sens tout le poids du / preiugé qui nous exclud si universellement des sciences, et cest une des contradictions de ce monde, qui m'a touiours le plus etonnée, car il y a de grands pays, dont la loy nous permet de regler la destinée, mais, il ny en a point ou nous soyions elevées a penser.

Une reflection sur ce preiugé, qui est assés singuliere c'est que la comedie est la seulle profession qui exige quelque etude, et quelque culture d'esprit, dans laquelle les femmes soient admises, et cest en mesme tems la seulle qui soit declarée infame.

Qu'on fasse un peu reflection pourquoy depuis tant de siecles, iamais une bonne tragedie, un bon poëme, une histoire estimée, un beau tableau, un bon livre de physique, n'est sorti de la main des femmes? Pourquoy ces creatures dont l'entendement paroit en tout si semblable a celuy des hommes, semblent pourtant arrestées par une force invincible en deça de la bariere, et qu'on

m'en donne la raison, si l'on peut. Je laisse aux naturalistes a en chercher une phisique, mais iusques

11] a ce quils l'ayent trouvée, les femmes seront en droit de reclamer contre leur education. Pour moy i'avoüe que si i'etois roy, ie voudrois faire cette experience de physique. Je reformerois un abus qui retranche, pour ainsi dire la moitié du genre humain. Je ferois participer les femmes a tous les droits de l'humanité, et sur tout a ceux de l'esprit. Il semble quelles soient nées pour tromper, et on ne laisse gueres que cet exercice a leur ame. Cette education nouvelle, feroit en tout un grand bien a l'espece humaine. Les femmes en vaudroient mieux et les hommes y gagneroient un nouveau suiet d'emulation et nostre commerce qui en polissant leur esprit l'affoiblit et le retrecit trop souvent, ne serviroit alors qu'a étendre leurs connoissances. On me dira sans doute que ie deverois prier Mr. l'abbé de St. Pierre de ioindre ce proiet aux siens. Il poura paroitre d'une execution aussi difficille, quoy quil soit peutestre plus raisonable.

12] Je suis persuadée que bien des femmes ou ignorent leurs talents, par le vice de leur education, ou les enfoüissent par preiugé, et faute de courage dans l'esprit. Ce que i'ay eprouvé en moy, me confirme dans cette opinion. Le hazard me fit connoitre de gens de lettres, qui prirent de l'amitié pour moy, et ie vis avec un etonnement extreme, quils en faisoient quelque cas. Je commençai a croire alors que i'etois une creature pensante. Mais ie ne fis que l'entrevoir, et le monde, la dissipation, pour lesquels seuls ie me croyois née, emportant tout mon tems et toute mon ame, ie ne l'ay crû bien serieusement, que dans un age ou il est encor tems de devenir raisonable, mais ou il ne l'est plus d'acquerir des talents.

Cette reflection ne m'a point decouragée. Je me suis encor trouvée bien heureuse d'avoir renoncé au milieu de ma course aux choses frivoles, qui occupent la plus part des femmes toute leur vie, voulant donc employer ce qui m'en reste a cultiver mon ame, et sentant que la

13] nature m'avoit refusé le genie createur qui fait trouver des

verités nouvelles, ie me suis rendüe iustice, et ie me suis bornée a rendre avec clarté, celles que les autres ont decouvertes, et que la diversité des langues rendent inutilles pour la pluspart des lecteurs.

M'etant determinée a ce genre de travail, mon estime pour les Anglais, et le goût que i'ay touiours eu pour la façon libre et masle de penser et de s'exprimer de ce peuple philosophe, m'ont fait preferer leurs livres, a ceux des autres nations, et i'ay choisi ce livre qui a pour titre, *La Fable des abeilles* parmi tous ceux que i'aurois pû traduire parce quil me semble que cest un des ouvrages du monde, qui est le plus fait pour l'humanité en general. Cest ie crois le meilleur livre de morale, qui ait iamais esté fait, cest a dire celuy qui ramene le plus les hommes a la veritable source des sentimens auxquels ils s'abandonnent presque tous sans les examiner. Mandeville* qui en est

14] l'autheur peut estre appellé le Montagne des Anglois a cela pres quil a plus de methode, et des idées plus saines des choses, que Montagne.

Je n'ay point pour mon autheur le respect idolatre de tous les traducteurs. J'avoüe quil est assés mal ecrit en anglais, et quil est quelques fois plein de longueurs, et quil passe quelque fois le but come quand il dit par exemple *qu'un voleur est aussi utile a la societé qu'un eveque qui done l'aumone, et quil ni a point de merite a sauver des flammes un enfant pret a en etre devoré,* et dans bien d'autres endroits, il avance plusieurs choses qui ne sont pas vraies et qui pouroient etre dangereuses. J'ay eü soin de mettre un correctif a ces endroits afin dempecher quils nayent des suites dangereuses. J'ay pris la liberté d'élaguer son stile en plusieurs endroits, et de retrancher tout ce qui n'etoit fait que pour les Anglais, et qui avoit un raport trop unique a leurs coutumes.

J'ay pris aussi la liberté d'y aiouter mes propres reflections, quand la matiere sur laquelle ie travaillois m'en suggeroit, que ie

* C'etoit le petit fils d'un refugié français. Il prouve par son exemple que les esprits français ont besoin d'etre transplantés en Angleterre pour acquerir de la force.

croyois meriter la peine d'estre ecrites. Mais affin que le lecteur puisse les discerner, i'ay eu soin de les marquer par des guillemets.

On trouvera dans ce livre des pensées qui pouront paroitre un peu hardies, mais il ne s'agit, ie crois, que d'examiner si elles sont iustes, car si elles sont vraies, et si elles apprennent aux hommes a

15] se connoitre, elles ne peuvent manquer d'estre utilles / aux gens qui pensent, et cest pour ceux-la seullement que ce livre est destiné. Odi prophanum vulgus et arceo.

J'avoüe qu'ayant eu la temerité d'entreprendre cet ouvrage, i'ay celle de desirer d'y reussir. Je me crois d'autant plus obligée d'y donner tous mes soins que le succés seul peut me iustifier. Il faut du moins que l'iniustice que les hommes ont eu de nous exclure des sciences, nous serve a nous empecher de faire de mauvais livres. Tachons d'avoir cet avantage sur eux, et que cette tyranie soit une heureuse necessité pour nous, de ne leur laisser que nostre nom a condamner dans nos ouvrages.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Je n'ay point traduit la fable des abeilles qui a donné lieu aux remarques, parce que il faudroit que cette traduction fut en vers et que ie n'en fais point, dailleurs elle me paroit peu necessaire, chaque remarque est un petit traité de morale. J'y ay pris des titres au lieu des

16] vers de la / fable qui sont dans loriginal anglais, et ie crois que ce livre n'en sera pas moins utile et moins agreable au public.

17] PREFACE DE L'AUTHEUR

Les loix sont a la societé, ce que la vie est au corps humain. Ceux qui connoissent l'anatomie, savent que les os, les nerfs, la peau et les autres parties du corps qui affectent le plus nos sens, et qui nous paroissent les plus considerables, ne sont pas ce qui conserve nostre vie, mais quelle depend de lineaments deliés dont le vulgaire ne soupçonne pas mesme l'existence. De mesme ceux qui etudient l'anatomie de l'esprit humain, si l'on peut s'exprimer ainsi, et qui dans cette recherche n'ont aucun egard aux preiugés

de l'education, savent que ce n'est point le bon naturel, la pitié, ny les autres qualités aimables, qui rendent les hommes sociables, mais les vices qui echaufent le plus la bile des predicateurs. Cest ce que i'ay taché de développer dans l'ouvrage suivant.

Ce livre essuya bien des contradictions quand il parut. Quelques uns se meprenant au dessein de l'autheur, ou voulant

18] l'empoisoner, crierent que cetoit la satyre de la vertu, et l'eloge du vice. Cette calomnie m'a fait prendre le parti d'instruire le public des veües que ie me suis proposées en l'ecrivant.

Mon principal but a esté de faire voir combien l'innocence et les vertus du pretendu age d'or, sont incompatibles avec les richesses et la puissance d'un grand etat, et de montrer l'inconsequence de ceux qui iouissant avec un plaisir extreme, des commodités de la vie, et de tous les autres avantages dont on ne peut ioüir que dans un état puissant, ne cessent cependant de declamer contre les inconvenients qui en sont inseparables.

J'ay voulu montrer aussi dans ce que i'ay dit sur les differentes professions combien les ingredients qui composent une societé puissante, sont pour la plus part meprisables et viles, et faire voir la sagesse et l'habilité des legislateurs, qui ont construit une machine si admirable, de materiaux si abiets, et qui ont trouvé le moyen de faire servir au bonheur de la societé les vices de ses

19] differents membres.

Enfin ayant fait voir les inconvenients auxquels seroit necessairement exposée une nation dans laquelle les vices seroient inconnus, et dont tous les particuliers seroient pleins d'honnesteté, d'innocence, et de toutes sortes de vertus, ie demontre que si les hommes cessoient d'estre ce qu'on appelle vitieux, si l'on pouvoit guerir la nature humaine de tous ses defauts, et de toutes ses foiblesses aucun des grands empires et des societés polies et florissantes dont les histoires nous parlent, et que nous voyons de nos iours, n'auroit pû subsister.

Si on me demandoit pourquoy ie me suis appliqué a prouver toutes ces choses et quel avantage les hommes retireront de mon ouvrage, ie repondrois avec naïveté que ie sens assés combien il

est difficille de les corriger, pour craindre que les verités quil renferme, ne leur soient inutilles.

Mais si vous me demandiés quel fruit il deveroit produire, ie repondrois bien differement. Je vous dirois alors que ceux qui trouvent touiours a reprendre

20] dans les autres, apprendront en lisant ce livre a descendre dans eux mesmes et a voir combien ils sont iniustes, de murmurer sans cesse contre des abus qui sont la source et le fondement de toutes les commodités, et de tous les avantages dont ils ioüissent.

Mais s'il y auroit trop de vanité a esperer, que la gloire de corriger les hommes me fust reservée, et a trop presumer de ce petit ouvrage, il y auroit de la lacheté a l'abandonner aux calomnies dont on l'a noirci. Ainsi ie me suis crû obligé de prouver quil ne peut produire aucun mauvais effet, car il faut au moins que ce qu'on presente au public ne luy soit pas preiudiciable.

Ceux qui croyent quil est criminel de supposer la necessité du vice, en quelque cas que ce soit, ne pouront iamais, sans doute, approuver cet ouvrage, mais les gens sensés sentiront bien que cette proposition ne peut paroitre dangereuse qu'a ceux qui en tireroient de fausses consequences, et cest a leurs yeux seullement que ie pretends me iustifier, car ie sens a

21] merveille que toutes mes raisons ne pouroient rien sur les autres, et que les plus belles apologies sont inutilles quand les hommes sont prevenus.

Quand i'avance par ex. que le vice est inseparable, de la grandeur et de la puissance d'un etat, ie n'entends pas par la, que les particuliers vitieux qui troublent l'ordre de la societé, ne doivent estre rigoureusement punis.

Il y a peu de personnes a Londres, surtout de ceux qui vont a pied, qui, s'ils n'avoient egard qu'a leur commodité, ne desirassent que les rües fussent plus propres qu'elles ne le sont. Mais quand ils penseront que ce qui leur cause cette petite incomodité, cest la suite necessaire de la quantité de peuple qui habite cette cité immense, du prodigieux commerce qui s'y fait, et de l'abon-

dance qui y regne, il y aura ie crois, peu de citoyens qui osent alors se plaindre de la malpropreté des rües.

"Tout a des details immenses, auxquels peu de gens font attention. On glisse sur la surface des choses. Les gens du

22] monde qui se levent a midy, ignorent les travaux que le disner qu'on leur sert a couté, et combien il faut quil entre dans la ville, de charettes, de bestiaux, et de personnes de la campagne pour qu'on puisse a leur reveil, leur servir un repas delicieux. Ils ne voyent dans tout cela qu'une aisance devenüe trop ordinaire pour estre remarquée. Mais le philosophe y voit l'industrie et les travaux de tout un peuple, qui a travaillé a ses plaisirs. Le bourgeois de son costé, ne voit que la crote qui luy gâte ses souliers, et ne pense pas que dans les villes ou les rües sont propres, on ne ioüit d'aucune des commodités que l'abondance de Londres luy procure iusques dans sa mediocrité."

Il est certain quil ny a personne qui, en faisant ces reflections, ne soit obligé de convenir, que Londres ne pouroit estre moins crotée, sans estre moins florissante et que la malpropreté des rües, est un inconvenient attaché necessairement a l'abondance qui y regne. Cet inconvenient mesme est utile a plusieurs. Cest ce qui fait vivre les decroteurs, les balayeurs,

23] les boueux, qui malgré la basesse de leur profession, sont membres de la societé.

Cependant si on demandoit simplement a un homme dans quel lieu il aime le mieux se promener, il choisiroit un beau jardin dans la campagne, par preference aux rües de Londres. De mesme que si on ne consideroit que l'innocence des mœurs, et les avantages de la vertu, on prefereroit une petite societé dans laquelle les hommes seroient sans passions, a une vaste multitude, dont la puissance et la gloire sont fondées sur le vice. Mais ce n'est pas la, l'etat de la question, et nous devons voir par cet exemple combien on iuge mal des choses quand on ne les considere pas sous tous les points de veüe quelles renferment.

Il me semble de plus que ce qui fait que si peu de gens se connoissent eux mesmes cest que tous les moralistes se sont ap-

pliqués a enseigner aux hommes ce quils doivent estre, et n'ont presque iamais songé a leur faire connoitre ce quils sont.

Nostre ame est composée de passions

24] differentes, comme nostre corps l'est d'os, de chair, de muscles, etc. Ces passions nous gouvernent tour a tour et sont la source de nos vertus et de nos vices. C'est ce que i'ay taché de prouver dans le premier chapitre de cet ouvrage. On y verra d'ou le bien et le mal moral ont pris leur naissance, et i'espere convaincre le lecteur, que l'homme ne doit point les idées quil en a, a aucune religion. Il est bon d'avertir icy une fois pour toutes, que ie n'entends parler dans cette recherche, ny des iuifs, ny des chretiens.

26] On ne donne point la traduction de la fable des abeilles. Elle doit estre en vers. Elle n'est point necessaire au sens des notes, dont i'ay fait autant de chapitres. [This has been deleted.]

27] CHAPITRE 1^er^

DE L'ORIGINE DES VERTUS MORALES

Tout animal desire son bonheur, sans égard a celuy des autres. Ainsi ceux qui ont le moins de desirs semblent devoir estre les plus capables de vivre ensemble.

L'homme etant de tous les animaux celuy qui paroit avoir le plus de passions et le plus de desirs, paroit estre par cette raison celuy qui est le moins propre a la societé. Et cependant cest par le secours de ces mesmes passions quil est le seul capable de devenir sociable.

"L'amour paroit avoir dû estre le commencement de toute societé. L'homme comme tous les autres animaux a un penchant invincible a la propagation de son espece.

28] Un homme etant devenu amoureux d'une femme, en aura eü des enfans. Le soin de leur famille aura fait subsister leur union au dela de leur goût. Deux familles auront eu besoin l'une de l'autre des quelles auront esté formées, et ces besoins

mutuels auront donné naissance a la societé. Ainsi Lucrece avoit raison quand il disoit a Venus: *nec sine te quicquam dias in luminis oras exoritur*. Les besoins mutuels ayant rassemblé les hommes, les plus adroits d'entre eux, s'apercûrent que l'homme etoit né avec un orgueil indomptable, et c'est de l'empire que cette passion a sur luy, que les premiers legislateurs ont tiré les plus grands secours pour parvenir a civiliser les hommes."

Il auroit esté impossible de persuader aux hommes de sacrifier leur interest particulier au bien de la societé, si on ne leur avoit montré un équivallent pour la violence qu'on exigeoit d'eux. L'orgueil fournit cet equivallent aux legislateurs. Ils ont examiné les forces et les foiblesses de nostre nature, et remarquant quil ny a personne assés meprisable pour suporter le mepris ny assés sauvage pour estre insensible a la louange, ils ont conclu avec iustesse

29] que la flatterie etoit l'argument le plus puissant sur les hommes. Ainsi faisant ioüer ce grand ressort, ils les ont amenés a leur but en donnant des louanges sans bornes a l'excellence de leur nature, et a leur preëminence sur tous les autres animaux. Etant parvenus par cette adresse a se faire ecouter, ils ont donné aux hommes les idées de l'honneur et de la honte, peignant l'un comme le plus grand bien auquel l'homme puisse aspirer, et l'autre comme le plus grand de tous les maux.

Ils ont ensuite taché de leur persuader que leur entendement, cette faculté qui eleve l'homme au dessus de tous les etres visibles, devoit commander a leurs sens, et reprimer leurs desirs; que c'etoit agir comme les betes, que de s'y abandonner sans reserve, et que les difficultés que nous trouvons a les contenir devoient exciter nostre émulation, loin de nous decourager.

Pour introduire cette émulation parmi les hommes, ils les diviserent en deux classes. Ils composerent la premiere des gens grossiers, qui n'etant occupés

30] que du soin de satisfaire leurs desirs sont incapables de rien sacrifier au bien de la societé, et au bonheur commun. Cette multitude vile et rampante, est disoient ils, l'ecume et la honte

de l'humanité, n'ayant que la figure d'homme, pour les distinguer des bestes. Mais l'autre classe etoit formée de ceux qui connoissant la dignité de nostre nature, savent mettre un frein a leurs passions, et les subordoner au bien de la societé et de l'humanité.

fortior est qui se quamqui
fortissima mœnia vincit.

Ces derniers etoient regardés comme les seuls dignes de representer nostre sublime espece, ayant plus de superiorité sur ceux de la premiere classe, que ceux la n'en ont sur les brutes.

Comme dans chaque espece d'animaux les plus parfaits sont les plus fiers, aussi lhomme le plus parfait des animaux est il le plus orgueilleux, et cette passion est si inseparable de son estre, quelque effort quil fasse pour la déguiser, que sans elle il manqueroit d'un de ses principaux ingredients.

31] Ainsi les legislateurs ayant mis par cette division des deux classes l'orgueil des hommes dans leur interest, il n'est pas etonnant, que leurs leçons ayent tant fait d'impression sur eux. Car ceux mesme dont le cœur etoit le plus corrompu contraignoient leurs desirs, et crioient mesme plus haut que les autres, quil falloit tout immoller au bien public. Ainsi tous voulurent et veullent encor estre de la premiere classe, quoy que dans le fonds du cœur, ils soient tous de la seconde.

C'est, ou du moins ce peut estre la la façon dont les hommes ont esté civilisés, ce qui prouve bien que les premieres regles de morale ont esté inventées par les politiques, affin de pouvoir gouverner la multitude avec plus de sureté. Mais ces fondemens de la politique une fois posés, il etoit impossible que les hommes ne se civilisassent pas, et que tous ne sentissent pas, que le moyen le plus sur de satisfaire leurs desirs, etoit de les moderer. Les hommes se sont donc acordés a nommer toute action preiudiciable a la societé du nom de *vice* et a donner

32] celuy de *vertu* a toutes celles que la raisonable ambition d'estre iuste, fait faire.

"Voila pour quoy ces noms de *vice* et de *vertu* sont donnés

quelques fois a des actions opposées dans differents pays, car les besoins de la societé sont differents en differents climats. Mais dans tous les pays on appelle *vertu* ce qui est conforme aux loix etablies, et *vice* ce qui leur est opposé, car aucune societé n'a pû subsister sans avoir des loix, de mesme qu'on ne peut ioüer, sil ny a des regles du ieu. Mais de mesme que ce qui est une faute au piquet, n'en est pas une au reversi aussi ce qui est vice a Paris, est vertu a Constantinople. Mais tous les hommes s'accordent a observer les loix etablies chez eux, et a regarder les actions comme bonnes ou mauvaises selon leur relation ou leur opposition a ces loix. Il y a une loy universelle pour tous les hommes que dieu a luy mesme gravée dans leur cœur. Cette loy est, *ne fais pas a autruy ce que tu ne voudrois pas qui te fust fait*, et ie crois que le sage Lock a esté trop loin, quand apres avoir

33] detruit les idées innées, il a avancé quil ny avoit point d'idées de morale universelle. Il ny a point de peuple, quelque barbare quil soit, chés qui, des quil y aura une apparence de societé, il soit permis de manquer a sa parolle. Le besoin de la societé éxige cette loy comme son fondement, et les besoins qui sont differents dans les differents pays, se reunissent tous dans cette maxime, *ne fais pas a autruy ce que tu ne voudrois pas qui te fust fait*. Le bien de la societé est à la verité, le seul *criterium* du vice et de la vertu. Mais cette maxime est non seullement indispensable dans toute societé civilisée, mais tout homme l'a imprimée dans son cœur. Elle est une suitte necessaire de la bienveillance naturelle, que nous avons pour nostre espece: bienveillance que le createur a mis dans nous, et dont nous sentons les effets involontairement, comme la faim et la soif. Cest de quoy ie parlerai bien tost plus amplement. Il est vray que sans le secours des loix et des chatimens qu'elles infligent a ceux qui nuisent aux autres, l'interest personel l'emporteroit souvent sur le *dictamen* de la nature

34] car l'amour propre est avec raison plus fort que la bienveillance pour nostre espece, mais quand nostre interest ne nous

y porte pas; il ny a aucun homme a moins quil n'ait perdu le sens qui aille assasiner son voisin pour son plaisir."

On obiectera peut estre qu'aucune societé n'a pû se former avant que les hommes ne se soient accordés sur quelque sorte de culte rendu a un pouvoir supreme, et consequement que la notion du bien et du mal, du vice et de la vertu, ne sont point l'ouvrage des politiques, mais de la religion. J'ose assurer que les superstitions des nations, qui ne connoissent point le vrai dieu, et les notions pitoyables quils avoient de l'estre supreme, n'etoient point capables d'exciter les hommes a la vertu. Cependant l'histoire nous fait voir que quelques ridicules, qu'ayent esté les idées que les hommes avoient de la divinité, la nature humaine a fourni au milieu de ces erreurs des exemples

35] de toutes les vertus morales.

L'Egypte dont les habitans adoroient les monstres et les oignons, etoit en mesme tems le berceau des sciences et des arts, et nul peuple contemporain n'a penetré plus avant que les Egyptiens dans les secrets de la nature et n'a plus perfectioné la morale.

Aucune nation n'a fourni de plus grands models de toutes sortes de vertus, que les Grecs et surtout les Romains, cependant quelles idées avoient ils de la divinité? Leurs dieux loin de les porter a la vertu, ne pouvoient qu'encourager le vice. Il ny en avoit point de si hønteux qui n'eut son protecteur dans le ciel. Mais voullés vous connoitre ce qui les a rendu si grands, si courageux, si magnanimes? Jettés les yeux sur la pompe de leurs triomphes, sur la magnificence de leurs tombeaux, sur leurs trophées, leurs statues et leurs inscriptions; songés a la varieté

36] de leurs couronnes militaires, aux honneurs quils decernoient aux morts, aux louanges dont ils combloient les vivants, enfin a toutes les recompenses accordées parmi eux au merite, et vous trouverés l'origine de toutes leurs vertus, non dans une religion extravagante et corrompüe, mais dans l'adresse avec laquelle leurs legislateurs avoient interessé l'amour propre des citoyens a la gloire de la patrie.

Ce n'est donc a aucune religion mais a l'adresse des politiques

que les vertus morales doivent leur origine, et plus nous pousserons loin nos recherches sur la nature humaine, plus nous nous convaincrons que les vertus morales sont les enfans politiques que la flaterie a engendrés de l'orgueil.

Il ny a point d'homme quelque modeste quil soit, a qui on ne puisse faire gouter une louange fine. Les

37] enfans et les sots, se prennent aux plus grossieres amorces de la flaterie. Mais les gens sensés demandent plus de menagement.

Plus les louanges sont generalles moins elles sont suspectes. Ce que vous dirés a l'avantage d'une ville sera receu avec plaisir par tous les habitans. Parlés avantageusement des belles lettres, tous les scavants vous en seront obligés; quand vous voullés flatter quelqu'un avec adresse, loüés sa profession ou son pays, et vous serés sure de luy faire gouter un plaisir d'autant plus delicieux que vous luy donnés occasion de déguiser son amour propre.

Ceux qui connoissent le pouvoir de la flaterie, sur la nature humaine, s'y prennent de cette façon detournée et adroite. Aussi les moralistes habiles ont ils peint les hommes semblables aux anges, esperant quils feroient leurs efforts pour ressembler

38] a un tableau si flateur.

Quand l'incomparable Sir Richard Steel repend les fleurs de son eloquence sur les portraits quil nous fait de la nature humaine, il est impossible de n'estre pas charmé de l'elégance et de la beauté de son stile, mais quoy que i'aye esté prest souvent a m'y laisser entraisner, quand ie reflechis serieusement a cet adroit panegirique, ie m'imagine voir les finesses que les nourices et les gouvernantes mettent en usage pour apprendre aux petites filles a faire la reverence. Quand la petite *mama* commence a plier les genoux, et a faire une espece de reverence, la gouvernante ne cesse de s'ecrier: ah la iolie petite fille ah mon dieu que la reverence luy sied bien, ah *mama* fait mieux la reverence a present que sa sœur *molly* etc. Tous les domestiques repetent la mesme chose, *mama* est accablée de caresses, mais la petitte *molly* qui

39] a quatre ans de plus, et qui se connoit en reverence, s'etonne du travers de leur iugement, et crevant de depit est preste a crier contre l'iniustice qu'on luy fait; jusques a ce que quelqu'un luy disant a l'oreille que c'est pour amuser sa petite sœur, et quelle est une grande personne, alors elle devient plus fiere d'estre dans le secret, et se glorifiant de la superiorité quelle a sur sa sœur, elle repette ce quelle a entendu dire, avec de grandes exagerations, et insulte à la foiblesse de sa sœur qui luy sert de ioüet, et quelle s'imagine estre la seulle qu'on veut faire donner dans le panneau.

Ces louanges extravagantes et qui paroissent surpasser la capacité d'un enfant, sont pourtant le moyen le plus sur, pour apprendre aux petites filles a faire la reverence, et toutes les autres choses necessaires a leur education.

40] On en use de mesme avec les petits garçons, a qui on persuade que ce que l'on exige d'eux, est le devoir d'un gentilhomme bien elevé, et quil ny a que les polissons qui soient grossiers, et qui tachent leurs habits.

Quand le petit *urchin* peut porter sa petite main a son bonnet, sa mere pour l'acoutumer a l'otter, luy dit quil a desia deux ans, quil commence a estre un grand homme, et s'il se souvient de ses leçons, et quil otte son bonnet a propos, elle l'appelle un *capitaine*, un *lord mayor*, un *roy*, ou quelque chose de plus encor, si elle le peut imaginer. Enfin a force de louanges, elle fait tant que le petit *urchin* tache d'imiter les grands hommes autant quil peut, et employe toutes ses facultés a paroitre ce quil s'imagine quil est.

Il ny a point d'homme si meprisable qui ne fasse cas de luy mesme, mais le plus haut but que l'ambition des hommes puisse pretendre, cest l'estime

41] de leurs semblables. Cest a cette soif insatiable de l'admiration des autres et de ce qu'on appelle renommée, que les plus grands hommes ont sacrifié si gayement leur repos, leur plaisir et quelques fois mesme leur vie. Cest par cette monoye aëriene de la louange qu'ils ont donné des biens veritables. Ils ont poussé

cette noble folie au dela mesme de leur existence. Ils ont pretendu a l'admiration de ceux qui n'etoient pas encor, et ont taché de faire survivre leur vanité a eux mesmes. Qui peut s'empecher de rire quand on pense a la fin que se proposoit Alexandre dans ses vastes exploits? Nous l'aprenons de luy mesme, quand il surmonta tous les obstacles qui s'opposoient au passage de l'Hydaspe: *o Atheniens, secriatil, a quels dangers ie m'expose pour estre loüé de vous!*

Cette espece de recompense qu'on nomme gloire, consiste dans une

42] felicité delicieuse, dont un homme qui a fait une belle action, ioüit en pensant aux applaudissements quelle luy attirera. On me dira, sans doute, qu'independament des actions éclatantes des ambitieux et des conquerans, il y en a de genereuses faites dans le silence, que la vertu est a elle mesme sa recompense, que ceux qui sont reëllement bons trouvent une satisfaction dans le temoignage que leur conscience leur rend, et que parmi les payens mesme, il y a eu des hommes qui étoient si eloignés de rechercher les louanges et les aplaudissements en faisant le bien, quils mettoient tous leurs soins a faire que leurs bienfaits fussent ignorés de ceux mesme qui en etoient l'obiet. Je repons a cela, que pour iuger du merite d'une action, il faudroit l'avoir faite, car il faudroit pour cela estre parfaitement instruit des motifs qui l'ont fait faire. L'amour propre est un prothée qui prend plus d'une forme. La pitié par ex. quoy que la moins dangereuse de nos passions, et celle qui ressemble le plus a la vertu, a cependant

43] comme les autres, sa source dans l'orgueil. Elle est une des foiblesses de nostre nature de mesme que la colere, ou la peur. C'est ce qui fait que les esprits foibles en sont les plus susceptibles, et que rien n'est plus compatissant que les femmes et les enfans. La pitié est un mouvement naturel qui ne consulte ny l'interest public, ny nostre raison. Elle fait faire egallement le mal et le bien. Elle a quelques fois servi a corrompre l'honneur des vierges et l'integrité des iuges, et quiconque agit par ce principe,

quelque bien quil fasse, ne peut se vanter d'autre chose que d'avoir satisfait une de ses passions. (note 2eme) Il ny a point de merite a sauver par ce princïpe, un enfant prest a estre dévoré par les flammes, car quelque bien qui en revienne a l'enfant, ce n'est point son salut qui nous fait agir, mais le desir de nous delivrer de la peine involontaire, que nous aurions ressenti en le voyant perir par les flammes et en ne suivant pas le mouvement naturel qui nous porte a le sauver.

"Ce mesaise involontaire que nous

44] sentons quand nous voyons un de nos semblables dans un danger actuel, est un des traits que le createur a luy mesme imprimé a son ouvrage. L'homme paroit estre le seul animal, qui ait cette bienveillance pour son espece. Les autres animaux ont receu de l'etre supreme l'amour de leur conservation, le desir de la propagation. Plusieurs connoissent l'orgueil et l'emulation, mais aucun ne marque cet amour pour son espece, qui est imprimé dans le cœur de l'homme et qui paroit un de ces traits distinctifs qui séparent les differents etres. Quun chien rencontre un chien expirant, il lechera son sang et continuera son chemin, mais si l'homme rencontre un autre homme son premier mouvement sera de le secourir, et il le secourera surement. Il na rien a craindre des marques de sa compassion."

"On etouffe ce dictamen de la nature. Les hommes malgre cette bienveillance mutuelle, ne laissent pas de s'egorger en bataille rangée, et de s'assasiner mutuellement. La greve est touiours pleine de badauts qui accourent lors qu'on y fait quelque exécution, mais il ny a aucun de ces meurtriers payés par le roy, ny de ces badauts dont la curiosité paroit si cruelle, qui n'ait eu a surmonter la premiere fois, cette bienveillance naturelle que nous n'effaçons iamais entierement

45] de nostre ame."

"Je crois que Mr de St Real a bien tort lorsque recherchant quelle peut estre la cause du plaisir barbare que le peuple prend

(note 2eme) cela est tres faux meme selon les principes de lauteur, car de sauver un enfant des flames est une action tres utile a la societé et de quelque sens quon la regarde c'est une action de vertu et ne le pas faire seroit un tres grand crime.

a voir une execution, il l'attribüe au plaisir interieur que nous sentons a estre exempts des mesmes malheurs. La seule source de ce plaisir barbare, cest la curiosité et l'habitude. La curiosité fait surmonter la premiere fois le mesaise involontaire que nous sentons a la veüe des tourments de ces malheureux, et l'habitude ensuite nous y rend insensibles. Cest par la mesme raison qu'un homme qui se voüera a tous les saints et a tous les medecins pour revenir d'une maladie, monte gayement la tranchée, et attaque un chemin couvert. La vanité luy fait surmonter les premieres fois l'eloignement naturel que nous avons du danger, mais il ny a que l'habitude qui puisse inspirer aux gens de guerre, cette gayeté quils portent la plus part dans des endroits dont l'idée seulle les feroit fremir en d'autres tems, et il ny en a aucun, quelque brave quil soit, qui n'ait senti, que nature patissoit

46] en luy au premier coup de canon quil a entendu tirer, quoi quils finissent par ioüer a la boulle avec leurs boulets. Cest ce qui est arivé au siege de Philisbourg."

Une personne riche qui est d'un naturel compatissant, ne peut se vanter d'estre vertueuse (dans le sens que les moralistes veullent attacher au mot de vertu) quand elle fait du bien, car elle ne fait en effet que satisfaire sa passion en soulageant un miserable. *Gaudeant bene nati* est un mot plein de sens, et dont on reconnoit la verité, a mesure que l'on connoit les hommes. (note)

Ceux qui sans aucune foiblesse et sans aucun retour sur eux mesmes sont capables, par le seul amour du bien de faire des actions vertueuses dans l'ombre du silence, ont sans doute des idées plus pures de la vertu que les autres. Je ne scais cependant si on ne peut pas apercevoir, mesme dans ces sortes de gens (s'il y en a) les traces de l'orgueil, car le plus humble de tous les hommes doit avoüer que cette satisfaction interieure quil ressent, apres avoir fait une action

47] vertueuse, consiste dans le plaisir quil trouve a penser combien il est estimable. Or ce plaisir et ce qui l'a occasioné, sont des marques aussi certaines de vanité, que d'estre pasle et tremblant, sont des simptomes certains de peur.

(note) voyés la note 2e cy-dessus p. 43.

Si quelques lecteurs condamnent ces idées sur l'origine des vertus morales, et croyent quelles offensent le christianisme, iespere quils verront combien ce soupçon est iniuste, quand ils auront consideré, que rien ne peut mieux iustifier les profondeurs impenetrables de la providence, que de montrer que les foiblesses de l'homme quelle a crée pour la societé, peuvent servir a son propre bonheur, et a celuy des autres.

49] CHAPITRE 2^e^

DU CHOIX DES DIFFERENTES PROFESSIONS

Les gens du peuple font apprendre a leurs enfans un metier avec lequel ils puissent dans la suite gagner leur vie, et ils preferent ordinairement celuy quils exercent, et cela avec d'autant plus de raison quils epargnent les frais de l'aprentissage, en les instruisant eux mesmes. Par ce moyen les ieunes ouvriers aprennent a remplacer les vieux, et les metiers et les arts se conservent. Mais chaque profession demandant des talents differens, les parens les plus sensés consultent dans ce choix, les dispositions de leurs enfans, et ce quils peuvent faire, pour leur education. Un pere qui n'a que 3 ou 400 livres a employer a l'education de son fils auroit tort de lui faire apprendre le commerce puisquil n'a pas les fonds suffisants pour luy faire exercer cette profession, et il doit luy en choisir une, a laquelle

50] ses moyens puissent suffire.

Il y a bien des gens de condition que la pauvreté met hors d'etat d'elever leurs enfans suivant leur naissance, et que l'orgueil empesche de leur faire apprendre des professions utilles. Ainsi dans l'esperance de quelque changement dans leur fortune, ou du secours de leurs pretendus amis, ils font passer a leurs enfans, dans une dangereuse oisiveté, l'age ou ils pouroient apprendre a subvenir un iour a leur indigence, et ils en font, par cette negligence orgueilleuse des creatures a charge, a elles mesmes, et aux autres.

Il est difficille de decider si de tels parens sont plus barbares

envers leurs enfans, que pernicieux pour la societé. A Athenes tous les enfans etoient obligés de pourvoir a la subsistance de leurs peres et meres, quand ils tomboient dans le besoin. Mais Solon fit une loy par laquelle ceux a qui leurs parents n'avoient fait apprendre aucun metier, etoient dispensés d'en prendre soin.

Quelque riche et quelque policé que soit un grand royaume, il est

51] inevitable, quil ny ait pas touiours baucoup de gens qui tombent dans la misere. *Les pauvres*, dit un autheur français, *sont la vermine qui s'attache a la richesse*. Les uns parcequils restent orphelins avant d'avoir appris a gagner leur vie, les autres par ce que leurs parents sont hors d'etat de leur donner aucune education. Quelques uns par libertinage, les autres faute d'industrie et de capacité, ne profitent point des soins que l'on a pris de leur enfance. Il faut cependant bien que tout cela vive. Le metier de soldat et celuy de matelot, en sauvent quelques uns de la derniere misere. D'autres deviennent manœuvres, et ils gagnent leur vie, a la sueur de leur front. Les uns se font laquais, les plus intelligents s'appliquent a l'étude et peuvent devenir maitres d'ecole et precepteurs. Mais que deviendront ceux que leur paresse empesche de travailler de leurs mains, et que leur inaplication rend incapables de faire usage de leur esprit? Il s'en trouvera quelques uns parmi les derniers qui aimant la comedie et se sentant du talent pour la declamation se feront acteurs. D'autres nés

52] gourmands parviennent a force de flateries et de basesses a devenir parasites de quelque riche fat a qui ils plaisent en devenant le fleau de sa famille, et de toute sa maison. Quelques uns iugeant du libertinage des autres par eux mesmes font un métier qu'on n'ose nommer, corrompent la ieunesse, et vendent l'honneur des uns, aux plaisirs des autres.

Enfin les plus abandonnés et les plus mechants, quand ils ont de la subtilité dans les doigts, et beaucoup d'effronterie, trompent au ieu, coupent des bourses, ou font de la fausse monoye, ceux qui se sentent un grand fonds d'impudence, se font prestres, ou

predicateurs. Ainsi chacun tache de tourner a son avantage, les foiblesses et les vices des hommes, et de gagner sa vie par toutes sortes de voyes. Ces malheureux dont ie viens de parler qui ne respectent rien, sont sans doute le poison de la societé, mais ceux qui accusent la foiblesse des loix de leur existence, en sont les foux. Tout ce que les gens sages ont a faire, c'est de

53] tacher de n'en point soufrir. Mais declamer continuellement contre ces abus, c'est ne pas connoitre les hommes et c'est exiger de la prudence humaine ce qui est au dessus de ses forces.

55] CHAPITRE 3^e^

DES NEGOCIANS

Presque tous les negocians sont des fripons. L'epithete de fripon paroitra peutestre trop forte, pour la leur donner a tous en general, mais si par fripon nous entendons tout homme qui use de supercherie envers un autre, ie crois pouvoir assurer quil ny a point de commerçants, mesme parmi ceux qui se piquent de probité, a qui elle ne convienne.

Qui pouvoit nombrer les artifices dont se servent les plus honnetes marchands? Quel est celuy par ex. qui dira les défauts de sa marchandise, et y en atil mesme aucun, qui ne s'efforce pas de les cacher avec adresse, et de la vendre au dessus de sa valeur.

Le sucre fait une grande partie du commerce d'Angleterre. Un riche marchand nommé *Delie* qui en fait un grand debit traite avec un negociant des Indes nommé *Alcandre*. Pendant quils disputent du prix, Alcandre recoit une lettre par

56] laquelle on luy marque quil arive une grande quantité de sucre pour l'Angleterre et que par consequent le prix va diminuer. Il desire alors de finir son marché avant que cette nouvelle soit publique, mais craignant que *Delie* ne soupconne quelque chose, s'il marque trop d'empressement, il se tient sur la reserve. Pendant quil temporise, *Delie* apprend de son costé que la flotte de la barbade vient d'estre detruite par une tempeste. Il va re-

trouver *Alcandre* et renoüe avec adresse le propos quils avoient commencé. *Alcandre* se trouve trop heureux d'estre ainsi prevenu. Il conclud le marché croyant estre bien sur de son fait. Le lendemain la nouvelle qu'on avoit dite a *Delie* se trouve vraie. Et il fait par cette finesse un profit considerable aux depens de son ami qui l'auroit voulu tromper.

Cette supercherie adroite, s'apelle un procedé honneste. Je doute pourtant quil y ait personne qui desirast qu'on eut pour luy une pareille honnesteté.

58] CHAPITRE 4^e^

DE L'HONNEUR ET DE LA HONTE

Les hommes sont si ialoux de l'opinion des autres que parmi les soldats, ceux meme qu'on fait aller a la guerre pour les punir de leurs crimes, et quil faut contraindre a se battre a force de coups, pretendent toutes fois estre estimés pour ce mesme metier auquel il faut les contraindre. Cependant si les hommes avoient autant de raison que d'orgueil, ils rougiroient des louanges quils ne meritent pas, bien loin de les rechercher. *L'honneur*, dans le sens le plus ordinaire de ce mot, consiste dans l'opinion des autres, et il est plus ou moins grand, selon que les marques de leur estime, font plus ou moins d'éclat. Ainsi quand on dit que le souverain est la fontaine de l'honneur, cela ne veut dire autre chose sinon quil peut donner a qui il luy plait, certaines marques de distinction qui ont cours, comme

59] la monoye pendant un tems, et ce pouvoir est la source du respect qu'on a pour luy, soit que d'ailleurs il le merite ou non.

Le contraire de *l'honneur* cest le *deshonneur*. Il consiste dans le mepris que les autres ont pour nous. L'un est la recompense de la vertu, et l'autre la punition du vice, moins le mepris est public, moins il avilit celuy qui en est l'obiet. L'honneur et le deshonneur sont des choses imaginaires, mais l'ignominie cest a dire cette honte que nous ressentons, quand nous croyons estre meprisés, est une chose tres reelle. Cest une passion qui a ses

simptomes comme les autres, et que souvent la force de la raison ne peut surmonter. Le pouvoir quelle a sur nous, et la part quelle a souvent dans les plus importantes actions de nostre vie, nous rend la connoissance de ses causes et de ses effets tres necessaire, et une recherche exacte de sa nature, peut estre utile aux hommes.

60] Il me semble qu'on peut definir la honte, *une reflection que nous faisons sur nostre peu de merite, laquelle nous afflige par la crainte que nous avons que les autres venant a le connoitre ne nous meprisent avec iustice*. On peut obiecter contre cette definition que les ieunes filles dans la premiere innocence, rougissent souvent quoy quelles n'ayent rien a se reprocher. Et sans pouvoir mesme rendre raison de cette foiblesse, et que les hommes ressentent quelques fois de la honte pour ceux avec qui ils ne sont liés ny de societé ny d'amitié, et que par consequent, il peut y avoir plusieurs occasions dans la vie, auxquelles cette definition ne seroit pas applicable.

Je repons a la premiere partie de cette obiection, que la modestie des femmes venant uniquement de l'horreur qu'on leur inspire des leur enfance, pour tout ce qui peut allarmer la pudeur, il arive

61] quelques fois que des idées confuses, se presentent a l'imagination de la fille la plus vertueuse, dont elle ne voudroit pas que personne pust avoir connoissance pour tous les mondes possibles. Si l'on dit quelque mot obscene devant elle, la crainte quelle a d'estre soupconnée de l'entendre et que ce soupcon ne fasse penser d'elle des choses desavantageuses, iointe a l'embaras de cacher l'idée que ce mot luy a retracée, luy fait éprouver une espece de honte qui se manifeste en embelissant son visage. Mais si vous dites les mesmes choses dans un endroit, ou cette fille puisse vous entendre sans estre veüe, soyés sure alors, que si elle croit n'estre point decouverte, non seullement elle vous ecoutera, mais elle vous prettera sans rougir, une oreille attentive, ou si quelque couleur anime ses ioües, il est certain que ce sera l'effet d'une passion moins desagreable que la honte. Il n'en sera pas de mesme, si au lieu d'allarmer sa pudeur, vous allarmés

62] son amour propre. Car si ce que vous dites l'attaque personellement, il est certain que quoy quelle ne soit veüe de personne, la crainte d'estre meprisée la fera rougir.

A l'egard de la seconde partie de l'obiection, elle ne prouve autre chose sinon que nous nous mettons quelques fois a la place des autres. Voilà pour quoy le peuple crie, quand il voit quelqu'un en danger, et que quand nous voyons commettre une action blamable nous rougissons parce que l'idée de la honte que nous en ressentirions, si nous en etions coupables nous affecte vivement, et que les esprits etant alors emûs de la mesme maniere que si nous avions commis cette action, les mesmes simptomes de honte se font appercevoir en nous "et nous sommes dans le moment comme une glace dans laquelle la honte des autres se reflechit."

Ce qui rend les gens du peuple honteux devant ceux qui leur sont superieurs cest le sentiment de leur basesse, et

63] de leur incapacité. Le plus modeste des hommes ne connoitroit point la honte si quelque defaut, ou quelque defiance de luy mesme, ne la faisoit naitre en luy. Et voyés, ie vous prie, de quelles contradictions apparentes l'homme est composé. On croit que rien n'est si opposé a la honte que l'orgueil, cependant ces deux passions, naissent l'une de l'autre, car qui peut nous rendre si sensibles a la façon dont les hommes pensent de nous, si ce n'est le cas que nous faisons de nous mesmes?

La honte et l'orgueil, ces deux sources de nos vertus, ne sont point des qualités imaginaires, mais des ingredients necessaires a nostre composé. Rien ne le prouve mieux que les differents effets quelles produisent en nous malgré nous mesmes.

Voyés un homme accablé par la honte, il devient comme abruti, son sang se retire du cœur, et se porte aux extremités, la rougeur couvre son visage, il n'ose lever la teste, ses yeux couverts d'un nuage restent attachés a la terre,

64] aucune iniure ne peut l'emouvoir, son etre luy pese, et il voudroit se cacher a luy mesme et aux autres. L'orgueil a des simptomes tous differents, quand cette passion est satisfaite, le

sang coule avec plus de rapidité, une chaleur extraordinaire enflamme et dilate le cœur, le sang s'y porte, on se sent plus leger, on croiroit qu'on va fendre l'air, la teste est haute, les yeux elevés, et pleins de feu, on se plait dans son existence, on voudroit que tout le monde pust estre temoin de la gloire et de la satisfaction dont on ioüit, les plus petites contrarietés irritent, et on croit que tout doit plier devant nous.

La honte est de toutes les foiblesses de nostre nature, celle que nous suportons le plus impatiament, et il ny a personne qui ne cherche a l'eviter ou a la surmonter. Mais il seroit bien nuisible a la societé, qu'on pust remporter cette victoire sur soy mesme. Aucune passion n'est plus necessaire au bonheur des hommes, et n'a plus contribué a les polir. Aussi chercheton a la fortifier

65] dans les enfans, loin de travailler a la detruire, comme les autres passions. On leur recommande seullement d'eviter les choses qui pouroient leur attirer de la honte. Mais ceux qui connoissent la nature humaine, seroient bien fachés quelle cessast d'en estre susceptible.

Les passions que le bien de la societé exige que nous cachions avec le plus de soin, sont l'incontinence et l'amour propre. La modestie (car il y en a de plus d'une sorte) est le voile qui nous sert a couvrir l'une et l'autre. Celle qui a la chasteté pour obiet, consiste dans les penibles efforts que nous faisons pour etoufer devant les autres, les desirs que la nature nous donne pour la propagation de nostre espece. On nous enseigne cette sorte de modestie, comme la grammaire, longtems avant que nous soyions en etat d'y manquer et d'en comprendre l'utilité. Ainsi les enfans rougissent souvent par modestie, avant que la nature leur en fournisse l'occasion. Une fille élevée avec soin, peut a deux ans commencer a remarquer l'attention que les femmes ont de ne point se decouvrir devant les hommes, et cette circonspection

66] luy etant recommandée par preceptes et par exemples, elle rougira a six ans, de montrer sa iambe, quoy quelle ne sache pas encor pour quoy elle seroit blamable de la montrer.

Ainsi la premiere chose que cette modestie exige, cest de ne se

point découvrir d'une façon indecente. Cette idée d'indecence varie dans les differents pays. On ne trouvera pas qu'une femme manque a cette regle en portant un corps qui decouvre la gorge si cest la mode du pays ou elle vit. Mais de porter une iupe qui laissast voir le bout du pied, seroit une faute contre la modestie dans les pays ou elle exige que les femmes cachent leurs pieds, et il seroit impudent de montrer une partie de son visage dans ceux ou la coutume veut quelles soient voilées.

Si la decence doit regner dans nostre vettement, elle doit aussi regler nos discours et non seullement nous en devons banir tous les mots obscenes, mais aussi ceux qui sont a double entente.

Une ieune femme ialouse de sa reputation doit estre avec les hommes, d'une reserve qui aille iusques a la sevérité, a moins

67] que la proximité du sang, l'excessive disproportion d'etat, ou le grand age ne l'oblige a des egards. Elle doit observer ses yeux avec un soin extreme, et on doit y lire quelle possede un tresor quelle veut conserver toute sa vie. On a fait des satyres, sans nombre, contre les prudes, et donné les plus grands éloges aux graces simples, et au maintien peu etudié des beautés vertueuses. Mais il n'en est pas moins sur que l'air ouvert d'une femme qui vous sourit, enhardit bien plus les hommes, que ces regards severes, qui eteignent l'esperance, et mesme les desirs. Ainsi les ieunes femmes, et plus encor les filles, qui veullent se faire respecter, ne sauroient avoir un maintien trop réservé.

Il en est tout autrement des hommes. On ne les a pas assuietis a des bienseances si severes, car si on avoit imposé une contrainte egalle aux deux sexes, aucun n'auroit voulu faire les avances, et la propagation, ce grand but de la nature, et des politiques, auroit cessé parmi les gens bien elevés. Il a donc esté necessaire d'adoucir les rigueurs de la bienseance, et il est iuste de l'avoir fait en faveur

68] du sexe, dont les desirs sont les plus vifs et a qui le frein de la reserve seroit plus insuportable.

Ainsi loin quil soit deffendu aux hommes de montrer leur estime pour les femmes ils doivent au contraire les deffendre. Et

cest un de leurs premiers devoirs. Il leur est permis de parler de leur amour a celles qui l'ont fait naitre, ou bien de faire dire a leurs yeux ce quelle defend quelques fois a leur bouche d'exprimer. Mais ce seroit une imprudence tres blamable d'abuser de cette permission, pour poursuivre la vertu d'une ieune femme par des regards indiscrets, et pour fixer sur elle des yeux temeraires. Cette conduite peut ietter une femme sans experience, dans des embaras tres cruels, sur tout si elle a du penchant pour celuy qui la poursuit si obstinément, car les yeux etant les fenetres de l'ame elle croit quil a desia decouvert son secret. Il luy fait soufrir une espece de question et semble vouloir arracher d'elle, la confession de cette grande verité que la pudeur luy ordonne de cacher avec tant de soin.

69] On ne reflechit point assés sur le pouvoir de l'education, et dans cette différence de la modestie des deux sexes, on attribüe souvent a la nature, ce qui n'est que l'effet des premieres instructions. *Miss* a a peine trois ans, quelle est desia soigneuse de cacher sa iambe. On la gronde si elle la montre; mais pour son frere qui est a peu prés du mesme age, on luy apprend a relever son petit iustaucorps et a pisser comme un homme. Cest l'education qui fait naitre en nous, tout ce qu'on appelle decence. Celuy qui appelleroit tout par son nom, et qui diroit tout ce que la nature luy fait sentir, auroit beau estre d'ailleurs le plus honneste homme du monde. On le regarderoit comme le plus meprisable. S'il y avoit un homme assés grossier pour dire a une femme, *quil a un desir violent de travailler avec elle dans l'instant a la propagation de son espece*, et quil se mist en devoir de l'embrasser, la femme s'enfuiroit, l'homme seroit regardé comme une beste brute, et personne ne voudroit avoir de commerce avec luy. Il ny a personne qui pour eviter une telle honte, ne

70] surmonte les plus violens desirs. Mais si la vertu nous commande de les étoufer, la bienseance ne nous oblige qu'a les contraindre.

L'homme le mieux élevé peut desirer la posession d'une femme avec autant de violence, que le plus rustre, et le plus sauvage.

Toute la difference est dans les moyens que l'un et l'autre employent pour parvenir a leur but. Le premier tache de s'introduire dans la maison de sa maitresse, puis de luy plaire par son assiduité, et ses soumissions. Enfin s'il est assés heureux pour s'en faire aimer, elle se resout a se donner a luy en presence de temoins. Le iour pris pour cette ceremonie, on les couche avec grand appareil dans le mesme lit, "la mere de la mariée la met elle mesme dans les bras de son amant, et recommande bien a sa fille de soufrir avec resignation tout ce que les desirs de son amant exigeront d'elle." Et il se trouve en fin de compte que mon honneste homme a obtenu tout ce quil desiroit; mais comme il ne l'a iamais demandé cela passe pour fort decent. Le lendemain toute la famille vient gravement rendre

71] visite a nos ieunes gens, on aporte un boüillon a l'amant pour reparer les fatigues de la nuit. Personne ne s'avise de leur rire au nez, ny de leur parler de ce quils ont fait. Ils ny font pas d'attention eux mesmes. Ils vivent tous deux comme auparavant (ie parle des gens bien élevés) et tout le monde les regarde comme deux personnes tres modestes.

71] Celuy qui satisfait ses desirs a la mode du pays ou il vit, n'a aucune censure a craindre, car a peine mon honneste homme est il sorti de l'eglise, quil peut, si ses desirs le pressent, renvoyer la

72] compagnie, pour s'abandonner a toute la fureur de sa passion, et le lendemain non seullement il ne rougit point de tout ce quelle luy a fait faire, mais il raconte les marques d'amour quil a données a sa maitresse comme autant de proüesses dont il tire vanité, et qui luy gagnent l'estime des hommes et l'affection des femmes, sans en excepter les prudes. Et si quelqu'un s'avisoit de le condamner, ce quelqu'un la seroit berné et il auroit tout le monde contre luy.

71] Le respect qu'on a pour cette impudence que l'usage authorise, prouve bien quil ny a que façon de s'y prendre. Les hommes demandent seullement qu'on respecte leurs preiugés, et bien loin que la bienseance s'oppose a nos desirs, elle nous pre-

scrit au contraire des regles pour les satisfaire d'une façon plus agreable, car dites moy, ie vous prie si l'homme bien elevé, a esté reëllement plus vertueux que le sauvage, et si mesme ce dernier n'auroit pas agi plus conformément aux loix de la nature, et avec plus de sincerité.

72] La modestie est fondée sur la honte qui est une de nos passions, et elle nous fait faire egallement le bien et le mal suivant les circonstances. Ainsi elle prend egallement le visage du vice et de la vertu. Cest elle, il est vray, qui empeche une courtisane de s'abandonner dans la place publique, mais cest elle aussi qui force une fille timide et bien née, dont l'innocence a esté seduite, a tuer son propre enfant pour eviter l'infamie.

73] Les personnes a leur aise peuvent cacher facillement leurs plaisirs, et eviter les suites facheuses quils pouroient avoir, mais il n'en est pas de mesme des pauvres.

Une malheureuse fille de bonne famille reste sans pain, et sans autre resource pour vivre, que de se mettre en condition. Elle peut avoir le cœur droit, de la religion mesme si vous voullés, et succomber cependant a une foiblesse quelle aura longtems combattüe. Si cette infortunée porte dans son sein, les marques de sa faute, son desespoir est inexprimable, la misere de sa condition, et l'infamie dont elle va estre couverte, se presentent a

74] elle dans toute leur horreur. Elle va perdre sa reputation, ce seul bien que la fortune luy ait laissé. L'estime mesme qu'elle s'est acquise dans l'esprit de sa maitresse et dans la maison, ne sert qu'a augmenter sa douleur. Elle se represente la ioye de ses ennemis, la douleur et la honte de ses parents et de ses protecteurs qui vont la regarder comme leur opprobre, et plus elle aura de modestie, plus la crainte d'une telle honte portera de trouble et de desespoir dans son ame, et pour l'eviter il ny a point d'extremité ou elle ne soit capable de se porter contre elle mesme, et contre le malheureux fruit de sa faute. On croit communement qu'une fille qui defait son enfant qu'elle a porté neuf mois dans son sein, doit estre un monstre barbare, d'une nature differente de celle des autres femmes, mais cette idée est bien fausse. La

mesme fille qui fait perir son batard avec la cruauté la plus atroce, seroit une mere tendre pour des enfans legitimes. L'amour propre est le centre de toutes nos passions, cest a luy que se raporte la tendresse que toutes les meres ont pour leurs enfans, et cest luy qui etouffe la voix de la nature dans ces malheureuses filles que la

75] crainte de l'infamie rend si barbares. Il arive rarement que les femmes de mauvaise vie, tüent leurs enfans. Celles mesme qui partagent les crimes des voleurs et des meurtriers a qui elles s'abandonnent ne se soüillent gueres de celuy la, non quelles soient moins cruelles ou plus vertueuses que les meres qui en sont coupables, mais parce qu'ayant perdu toute pudeur, la crainte de la honte, ne fait pas la mesme impression sur elles.

Tout ce qui n'est pas l'obiet de nos sens ne peut l'estre de nostre amour. La nature ne dit rien aux meres les plus tendres pour les enfans qui sont encor dans l'uterus "parce que cet amour n'est pas necessaire alors a leur conservation." Il croit a mesure que ces petites creatures commencent a exprimer leurs desirs et leurs besoins, et il acquiert quelques fois un degré prodigieux d'activité et de force.

Cet amour maternel a fait entreprendre a ce sexe faible et timide des choses qui paroissoient surpasser ses forces. On a vû des meres se precipiter au milieu des dangers pour sauver leurs enfans, mais les femmes les plus vertueuses n'ont en cela aucun

76] avantage sur les plus meprisables. Cette tendresse est dans les unes et dans les autres un instinct aveugle qui les entraine sans aucun egard au bien ou au mal quelles procurent a la societé. Et il ny a aucun merite dans tout ce que cet amour excessif leur fait faire.

"Cest peutetre dans l'enfance seulle que la nature parle veritablement aux meres. Ce n'est plus dans la suite, que le mouvement d'une roüe, qui tourne encor, quoy que le mouvement de la main qui l'a poussée n'agisse plus. L'habitude, le devoir, et surtout l'amour propre, prennent la place de ce premier *dictamen* de la nature, et il est peutestre vrai de dire quelle n'agit

point differement dans les poules et dans les femmes. Son but dans les unes et dans les autres est la conservation de l'individu quelle confie a leurs soins. Ainsi une poulle s'atache a de petits canards, et sert aussi bien les veües de la nature, dans la conservation de ces petits animaux, que si elle

77] avoit elevé ses veritables enfans. De mesme une femme aimeroit avec la mesme tendresse, un enfant qui ne seroit point le sien, si en la trompant on avoit empesche son imagination de s'opposer a l'impulsion de la nature. Toute la difference est que l'on trompe les poulles plus aisément que les femmes." L'amour excessif de certaines meres pour leurs enfans a été tres souvent nuisible a ces enfans qui en ont été l'objet, et s'il leur est utile dans l'enfance, il les corrompt souvent dans la suite et cette tendresse maternelle en a conduit plus d'un a la potence.

72] Les passions peuvent quelques fois faire faire le bien, mais il ny a de vertu qu'a les surmonter. Si la modestie etoit une vertu par elle mesme, n'auroit elle pas le mesme pouvoir sur nous, soit

73] que nos actions fussent ignorées, ou connües. Or voila assurément ce qui n'est pas. Aussi la premiere chose que les hommes cherchent a persuader aux femmes quils veullent seduire, cest que leurs bontés pour eux, seront touiours ignorées. Il ny a point de ieune femme qui ne commence par s'en flatter, et les hommes qui ont un peu d'experience, savent bien que c'est la crainte de la honte et non l'amour de la vertu quils ont a combatre dans les femmes.

> Illa verecundis lux est praebenda puellis
> quae timidus latcebras, suerat habere pudor.

77] L'autre sorte de modestie qui nous fait cacher aux autres, le cas que nous faisons de nous mesmes, s'appelle comunément *le savoir vivre*. Il ne nous sert gueres qu'avec nos egaux, et nos superieurs tant que nous sommes en bonne intelligence avec eux, car cette intelligence une fois rompüe, il y auroit de la lacheté a avoir pour eux les mesmes egards. Pour nos inferieurs, ils sont rarement dans le cas d'attendre de nous des deferences, qui de-

rangeroient l'ordre de la societé, et quand ils y sont, ils deviennent alors nos egaux.

Un homme qui demanderoit quelque chose de considerable a un autre quil ne connoitroit pas, passeroit avec raison pour un impudent, parce quil ne songeroit dans cette demande inconsiderée, qu'a ce qui luy est utille sans egard a l'interest

78] de celuy a qui il s'adresseroit. Cest par cette raison que nous devons eviter de parler, sur tout en bien, non seullement de nous, mais aussi de nostre femme, de nos enfans, et de toutes les choses qui nous regardent personellement, car les autres ny prenant aucun interest, cest manquer d'egards pour eux, que de paroitre si occupés de nous et si peu soigneux de leur plaire.

Un homme bien elevé doit desirer d'estre estimé et mesme d'estre loüé, mais il ne doit point soufrir qu'on le loüe en sa présence, et sa modestie en doit paroitre blessée; car nous aimons tous la louange et nous ne soufrons qu'impatiement qu'un autre ioüisse en nostre presence du plaisir que nous ne partageons pas. Il s'éleve en nous une envie contre celuy que nous entendons loüer, qui degenere bientost en haine. Voila pourquoy un homme qui scait vivre cache la ioye que luy donnent les louanges, et mesme il feint d'en estre faché, et de s'en croire indigne.

Il est tres possible qu'a force d'avoir vû des nostre enfance combien les gens qui soufrent qu'on les loüe en face sont ridicules,

79] nous nous guerissions insensiblement du plaisir naturel que nous avons a entendre nos louanges, et que nous parvenions enfin iusqu'a ressentir une espece d'embaras quand on nous loüe en face. Mais ce n'est pas la le ply de la nature, c'est un effort que l'education arrache d'elle, car si les hommes ne sentoient pas naturellement du plaisir a estre loüés, il ny auroit point de modestie a refuser la louange.

Le savoir vivre se fait sentir dans les plus petites choses. Un homme bien elevé prend touiours le plus mauvais morceau d'un plat, et sert aux autres ce quil y a de meilleur. Il se concilie par

cette attention la bienveillance de la compagnie, chacun le remercie et le loüe de sa politesse, et quand mesme on ne luy en diroit rien, le seul plaisir de penser qu'on doit l'approuver, est pour un homme vain, un équivalent plus que suffisant pour le petit sacrifice quil a fait, et paye son amour propre avec usure.

Qu'on serve un panier de pesches a des gens bien élevés, il est certain que

80] celuy qui en prendra le premier choisira la plus mauvaise, et cela pour faire croire aux autres, quil desire qu'ils soient mieux partagés que luy, et quil les en croit dignes.

L'habitude nous a rendu ces supercheries de la politesse presque naturelles. Et elle nous en cache le ridicule, et l'absurdité. Mais si un homme élevé dans l'ignorance de toutes ces simagrées, et acoutumé a dire ce quil pense, se trouvoit au milieu d'une compagnie de gens qui savent vivre, il ne pouroit assister a cette comedie sans leur marquer son indignation, ou sans leur rire au nez et cependant la politesse toute ridicule quelle est, nous fait vivre ensemble d'une façon plus agreable, que ne feroit la grossiere simplicité de la nature. Et on ne pouroit la banir sans de grands inconveniens.

Il est tres necessaire pour parvenir a une connoissance exacte de soy mesme de bien distinguer entre vertus, et bonnes qualités. Ces dernieres sont fondées sur les egards que la societé exige que chacun ait pour les autres, et personne n'est exempt de s'y soumettre, pas mesme

81] les rois. Mais quand nous sommes seuls tout cela s'evanoüit, et les mots de modestie, d'indecence, d'impolitesse, etc. perdent leur signification. Un homme peut estre mechant, mais il ne peut estre immodeste quand il est seul, et aucune pensée dont personne n'a eü connoissance, ne peut estre appellée indecente. Le savoir vivre n'a rien de commun avec la vertu. Il aide et soutient nos passions, loin de les detruire. L'homme qui nous paroit le plus modeste est souvent tres vain. L'orgueil des honnestes gens n'est pas d'avoir la contenance arrogante d'un alderman, ou d'un financier qui n'ote son chapeau a persone, qui ne repond

point aux lettres quon lui escrit et qui dedaigne de parler a son inferieur. Celuy la met sa vanité dans ces dehors grossiers, mais les autres savent les immoler sans peine au plaisir d'estre estimés et de passer pour modestes. C'est par ce leger sacrifice qu'un homme bien elevé parvient a satisfaire son orgueil, d'une façon d'autant plus delicieuse que le cachant aux autres, non seullement il evite leur haine, mais quil les force par cela mesme, a le loüer et a l'estimer.

L'orgueil des hommes ne paroit iamais plus a decouvert que dans les occasions

82] ou ils se flattent de le cacher sous le masque de la bienseance. Nous en pouvons voir des exemples dans les disputes des grands sur le rang et sur la preseance, surtout quand ils sont ambassadeurs. Comme ils esperent alors que l'on attribuera au soin quils doivent avoir de la dignité de leur charge, et de l'honneur de leur maitre tout ce que leur vanité leur fait faire, ils donnent cariere a leur orgueil, et ce qui se passe dans les negociations, et les *punctilio* des traités publics, est une bone preuve que ce n'est que pour satisfaire leur orgueil d'une façon plus sure et plus rafinée, que les gens bien élevés savent le cacher, quelques fois, puisquils saisissent avec trop d'empressement, les occasions ou ils peuvent se defaire de cette contrainte sans passer pour orgueilleux.

84] ## CHAPITRE 5^e^

DES MARCHANDS EN DETAIL

Nous faisons si peu de cas des autres en comparaison de nous, que nul ne peut avec iustice estre iuge en sa propre cause. Il ny a point de marchand qui soit content de ce quil gagne, et point d'achetteur qui ne croye donner baucoup trop de ce quil achette. Les derniers voudroient avoir tout pour rien, et les autres voudroient vendre leurs marchandises le double de leur valeur. Rien ne nous determine plus a acheter que lorsque nous nous persuadons que le marchand gagne peu ou mesme quil perd sur

ce quil nous vend. Nous faisons une espece de vanité d'achetter a bon marché ainsi le debit et par consequent le gain du marchand etant fondé sur l'opinion ou l'on est quil se contente d'un gain modique il ny a point de mensonges quils n'inventent, ny de stratageme quils ne mettent en usage pour donner d'eux cette idée.

Ceux qui ont blanchi dans le metier, et dont les boutiques sont achalandées abusent de leur reputation, et croyant mettre un voile de probité a leurs

85] friponneries, dedaignent de s'abaisser aux petites ruses des autres, et ecrivent sur chaque chose le prix quils en veulent avoir, et se font une loy de n'en rien "rabattre, parce que, disent ils, etant fixés a gagner tant par cent; ils ne peuvent soutenir leur commerce, qu'a la faveur de ce gain iuste et modique." Mais ceux qui se laissent prendre a ce piege, et qui croyent trouver plus de probité dans l'arogance de ces vieux rouliers, que dans les airs soumis et empressés de ceux qui sont moins fameux, se trompent grossierement. Les uns et les autres cherchent egallement a attraper leur prochain, quoyque par des voyes differentes. Ceux qui n'ont qu'un mot, ont leur marque particuliere tout comme ceux avec qui l'on marchande et cette marque sert a cacher le gain et la friponerie des uns et des autres.

87] CHAPITRE 6e

DES IOUEÜRS

Ceux qui ont vû des ioueürs savent quils ne disent iamais ce quils ont gagné, sur tout devant les gens interessés, et il faut que cet usage universel ait son fondement dans la nature, ou plutost dans l'éducation, qui est une seconde nature.

Les joüeurs qui gagnent cachent leur gain a ceux qui perdent, par un melange de pitié, de soin d'eux mesmes, et de reconoissance (s'il est permis d'appeller ainsi, cette espece d'affection que nous sentons pour ceux qui contribuent a nostre bien estre) car les hommes sont naturellement reconoissants et il ny en a point

qui ne soyent touchés d'un bienfait, dans le moment mesme quils le reçoivent. Tout ce que ce sentiment prompt nous fait faire, part veritablement du cœur, mais ce premier mouvement passe les marques de reconoissance que nous donnons a nos bienfaiteurs, est l'effet de l'education, de la raison, de la vertu, et des idées du devoir, et non de cette premiere

88] impulsion qui nous porte a la gratitude. Cette affection naturelle que nous avons pour ceux qui nous font quelque bien, vient de nostre amour pour nous mesmes. Nous etendons souvent cette affection aux choses inanimées, quand nous imaginons quelles contribuent a nostre bien present, et cest de ce motif que part l'affection et l'espece de reconoissance que nous avons pour ceux dont nous gagnons l'argent.

A l'egard de notre pitié pour eux elle vient de la reflection que nous faisons sur la peine que nous feroit la perte quils font, si nous etions a leur place, et comme nous craignons quils ne viennent a envier et enfin a haïr quelqu'un qui est heureux a leurs depens, le soin que nous avons de nous mesmes, nous porte a leur cacher une partie de leur perte, dans l'esperance quils en seront moins indisposés contre nous.

"Les ioüeurs cachent aussi leur gain, aux indifferents, dans la crainte quils ne leur empruntent de l'argent. Les perdants au contraire enflent leur perte, pour avoir l'air magnifique, et pour ioüir

89] du plaisir d'estre enviés de ce quils ont tant de quoy perdre, et plaints de ce quils ont tant perdu."

"Personne ne se meprend aux passions quand elles elevent leur teste, et qu'elles montrent leur veritable visage. Mais il ny a que les philosophes qui etudient l'homme avec soin, qui puissent reconnoitre les passions a travers les formes sans nombre quelles prennent, dans les differentes circonstances de la vie humaine. Elles echapent alors aux yeux du vulgaire, ou s'il les aperçoit il les meconnoit entierement."

Ainsi quand une mere qui a perdu son fils, s'arrache les cheveux et pousse des cris lamentables, il ny a personne qui ne voye

dans ce trouble, les marques d'une douleur immoderée. Y a til quelqu'un par exemple qui ignore, que cest la pitié qui nous cause le malaise que nous sentons a la veüe d'un malheureux qui se fend la teste. "Ce sont la de ces grands traits qui frapent la veüe de tout le monde. Mais peu de gens appercoivent les motifs par lesquels les hommes se conduisent, dans les evenemens les plus communs de la vie. Cest cependant ceux-la quil nous est important de connoitre, parce que revenant tous les iours, ils nous tiennent de plus pres."

90] "Le ieu, par ex. consume la moitié de la vie des gens du monde. C'est donc dans cette occupation, que l'avarice et l'inutilité ont inventés, quil faut les suivre, pour decouvrir leurs passions, et leurs vices."

Voyés deux ioüeurs: ils nous donnent chacun un spectacle different. Celuy qui gagne est touiours de bonne humeur. Il cherche a égayer l'autre, il repare les meprises que le trouble de la perte luy fait faire, il est touiours de son avis. Cest celuy qui perd qui regle la longueur des parties. Le gagnant est touiours prest a luy donner sa revanche, et a luy adoucir par ses complaisances, l'amertume de sa perte.

L'autre au contraire est de mauvaise humeur, capricieux, bouru, difficultueux. Mais son adversaire respecte toutes ses fantaisies, et pourvû que celuy qui perd n'outrage point personellement celuy contre qui il ioüe, il luy est permis de iurer, de mesler les cartes, d'en ietter mesme tant quil veut, sans que le gagnant, qui cependant les paye, le trouve mauvais, et il ny a point de partie qui ne soit une preuve de ce proverbe

Losers must have leave to rail.

Il doit estre permis a ceux qui perdent de gronder. note 3

91] "Le ieu est peut estre de toutes les occasions de la vie, celle ou les gens du monde montrent le plus d'humanité. Et cela parce qu'ils se mettent plus aisement a la place de celuy qui soufre."

note 3. cela fait aparament un proverbe anglais: *marchand qui perd ne peut rire* est le proverbe français qui y repond le plus.

"Qu'un pauvre meure de faim dans la rüe, que leur cocher y perisse de froid, a les attendre toute la nuit, comme ils n'ont iamais rien éprouvé de semblable, ils ne se croyent pas de l'espece qui y est suiette. Mais ayant essuyé souvent la mauvaise fortune dans le ieu, et craignant continuellement qu'elle ne change, ils ont pour ceux de qui ils gagnent l'argent, les égards quils desirent qu'on ait pour eux quand ils perdent."

Ainsi cest d'un retour sur nous mesmes que naissent tous ces egards, et ils cessent avec les motifs qui les ont produits. Aussi deux iours apres, quand les idées sont effacées, et que le perdant a repris sa tranquilité, il rit le premier de sa perte, et plaisante souvent mesme, de la mauvaise humeur quelle luy a causé, et celuy qui a gagné ne craignant plus alors d'exciter sa haine, et son envie ne fait point de difficulté d'avoüer son gain, et quelques fois mesme de l'exagerer par vanité.

Il peut ariver que des gens qui ioüent

92] ensemble ayent d'ailleurs quelque animosité particulière l'un contre l'autre, et alors rien de ce que ie viens de dire n'aura lieu.

Quand on ioüe extremement petit ieu le desir de passer pour habile, et de remporter une petite victoire, etant l'obiet principal, la perte de nostre adversaire, n'excite en nous aucun sentiment. Les differentes passions nous font eprouver des mouvemens differents, et ie n'ay pretendu parler dans ce que ie viens de dire, que des ieux ou l'argent fait l'obiet principal.

"Je scais que baucoup de gens disent quil leur est arivé souvent de cacher ce quils gagnoient, mais quils n'ont iamais remarqué ce fust par aucun des motifs dont ie viens de parler. Je ne suis point étonnée de cette obiection. Je scais combien peu de gens reflechissent, et que mesme parmi ceux qui font quelque attention sur eux mesmes, il ny en a gueres qui ayent le fil de ce labyrinthe de nos passions. Il en est de leurs differents effets comme du melange des couleurs dans les etoffes. Il est aisé de connoitre le bleu d'avec le rouge, le noir d'avec l'orange, mais il ny a que les artistes qui puissent desmeler les nuances

93] differentes et la façon dont il faut les assortir, pour en faire une belle etoffe. Ainsi quand une seulle passion nous fait agir, il est aisé de la reconnoitre, mais il est difficille de rendre compte des actions qu'un melange de plusieurs passions a produit."

94] CHAPITRE 7^e^

DES PROFESSIONS FONDÉES SUR LES VICES DES HOMMES

Il y a des occasions, ou l'on peut dire avec verité *que la vertu est l'amie du vice.*

Les gens du peuple qui gagnent de quoy elever leur famille, et payer les taxes publiques dans les professions fondées sur les vices des autres, ne participent pas plus a ces vices qu'un droguiste, ches qui on prend des drogues pour empoisoner, ou un fourbisseur qui vend une epée avec laquelle on assassine.

Un marchand qui envoye du bled et des draps dans les pays etrangers, et qui en tire des vins et des liqueurs, fait fleurir les manufactures de son pays, encourage la navigation, augmente des droits de la doüane et est utille de mille façons a la societé. Il est cependant bien sur, que son commerce est fondé sur le luxe, et sur l'yvrognerie. [si personne ne buvoit du vin qu'autant quil en faut pour la santé, les marchands, les cabaretiers, les tonneliers, et tant d'autres

95] tomberoient bientost dans la misere. On peut dire la mesme chose de ceux qui font les cartes et les dez. Ils sont les ministres innocents et immediats d'une foule de vices.

Cette reflection fait voir que l'on ne songe point assés, quand on declame contre le luxe, et contre l'orgueil: combien de marchands d'étoffes, de tailleurs, de tapissiers et d'autres ouvriers, mouroient de faim si les vices etoient banis de la societé.

97] CHAPITRE 8^e^

QUE LES PLUS MECHANTS SONT ENCOR UTILLES A LA SOCIETÉ, ET PRINCIPALLEMENT LES CABARETIERS

Je scais que cela paroitra bien etrange. On me demandera sans doute, quel bien les voleurs, et les assassins peuvent faire, a la societé. Personne n'est plus persuadé que moy, quils luy sont tres pernicieux et que ceux qui gouvernent, doivent employer tous leurs soins pour les extirper. Et cependant telle est la liaison des choses que si tout le monde etoit incapable de s'approprier le bien des autres cette honnesteté universelle auroit aussi des inconvenients. *note 4^e^*.

Un de ces inconveniens seroit que la moitié des seruriers et des autres ouvriers en fer, mouroient de faim, et une infinité d'inventions que l'industrie est parvenüe a faire servir en mesme tems d'ornement et de deffense, eussent esté ignorées.

98] Si nous iugions des actions par leurs effets, nous serions obligés de convenir que les membres de la societé les plus inutils et les plus mechants, contribuent cependant a son bonheur. Mais ce n'est pas ainsi qu'on doit iuger les hommes. Quand il s'agit de les punir ou de les recompenser, il faut les iuger sur leurs actions en elles mesmes, et sur tout sur les motifs qui les ont fait faire. Ainsi quoy quil soit vrai que celuy qui volle le tresor d'un avare, fait un bien aussi reel a la societé (voyés la notte 4^e^) en mettant dans le commerce un argent qui etoit mort, qu'un evesque qui donne l'aumone, cependant le repos de cette mesme societé et la iustice exigent que le premier soit pendu, et l'autre honoré, et reveré.

Il y a des voleurs qui vollent pour gagner leur vie, soit que ce quils peuvent gagner honnestement ne suffise pas a leur subsistance, soit quils soient nés trop paresseux, pour vouloir travailler.

*note 4^e^* la moitié de ce que l'auteur dit dans ce chapitre n'est quun paralogisme continuel. Les voleurs et les assasins ne peuvent jamais estre utiles a la societé, et quant aux seruriers voila une plaisante raison a donner, ne semble til pas quil ni ait que cette profession dans laquelle on gagne sa vie. Il faut bien prendre garde d'abuser de son esprit, et dy trop etendre des principes qui ne sont vrais que jusqu'a un certain point.

Il y en a qui vollent pour avoir de quoy s'enyvrer, et avoir des filles. Il est vrai que celuy qui les retire ches luy, sachant

99] bien le metier quils font, y participe mais si leur conduite paroit reglée, quils payent bien, quils soient exacts en affaires, ce qui n'est point incompatible, le plus honneste marchand leur fournira tout ce quils ont besoin, et aura mesme une attention extreme a les contenter, son affaire n'etant pas d'examiner, si les mœürs de ses pratiques sont bonnes, mais si elles payent bien, et il n'en sera pas moins vrai que la subsistance des malheureux qui ont esté la victime de ces voleurs servira a élever la famille de cet honneste marchand.

Un de ces voleurs ayant fait un butin considerable, donne a une pauvre fille pour qui il se sent du goût, de quoy s'habiller de pied en cap. Il ny a point de marchand, si scrupuleux quil soit, qui refuse de fournir a cette fille ce qui luy sera necessaire pour s'habiller. Ainsi le marchand, le cordonier, la couturiere, tous tirent leur subsistance du vol du fripon, qui a donné de l'argent a cette fille.

Ce fripon ayant depensé tout son argent se met a voler de nouveau, et etant malheureusement pris et condamné, selon

100] les loix, il tire par son suplice trois ou quatre personnes de peine. Un honneste fermier qui avoit perdu presque tous ses bestiaux, un laboureur accablé d'enfans, et dont la femme etoit malade, et un pauvre garçon jardinier dont le pere etoit en prison pour debtes, ayant receu chacun 80 guinées (note 5) pour avoir convaincu le voleur, retablissent leurs affaires par cet argent, et le suplice d'un fripon, qui est la suite de ses vols, fait la fortune de trois honnestes gens, et les rend du moins pour un tems, les plus heureuses personnes du monde. Ainsi la societé profite des vices mesmes quelle est obligée d'extirper, et de punir le plus severement.

Rien n'est plus contraire a la santé et a l'industrie qui sont les seuls biens des pauvres, que ces liqueurs qu'on tire du genievre. Tout le peuple se laisse prendre a cet appas enchanteur. Les mal-

note 5 cest un usage en Angleterre, qu'il y a touiours une retribution pour ceux qui convainquent un criminel.

heureux boivent dans ce lethé l'oubli de leur misere. Cest cette liqueur qui leur fait regarder avec indifference leurs haillons, et ils y noyent avec leur raison, toutes les reflections

101] affligeantes de leur état. Cest cette liqueur qui ferme leurs oreilles aux cris d'une famille qui meurt de misere. Elle rend le froid, la faim, et tous les autres besoins quils eprouvent, moins cuisants. Enfin elle les console de vivre; mais ces avantages apparents, sont un mal bien réel pour eux. Cette liqueur quils croyent si bienfaisante, detruit leur temperament et les devore. Cest un lac de feu qui les embraze et les dechire. De plus cet oubli passager de leur misere, la rend plus profonde en les rendant par leur paresse incapables d'en sortir. Non seullement ces liqueurs si dangereuses detruisent la moitié du peuple, mais elles exercent leur cruauté dans toutes les conditions. Elles changent la vivacité en brutalité. Ceux qui en abusent sont querelleurs, et touiours prests a se battre pour rien. Qui pouvoit nombrer les meurtres dont elles ont esté causes. Elles ont detruit les temperaments les plus forts, et fait mourir de consomption, d'apoplexie, ou de fievres chaudes, des gens que la nature avoit faits, pour faire l'epitaphe du monde, et elles ne laissent a ceux quelles epargnent le plus, qu'une vie assiegée de toutes sortes d'infirmités.

102] Quelques-uns de ceux qui aiment ce poison liquide avec le plus de passion, en vendent, pour avoir le plaisir de fournir aux autres ce quils aiment avec tant d'excés, et pour avoir une occasion continuelle de boire. De mesme que les femmes debauchées saisissent avec empressement les occasions de débaucher les autres, et de leur procurer des plaisirs.

Dans les environs de la ville la plus grande partie des maisons sont des cabarets. Je ne crois cependant pas quil y ait un plus indigne et un plus miserable metier que celuy de cabaretier. Il faut que celuy qui l'exerce soit touiours sur ses gardes, pour que ses valets ne boivent point son vin. Il faut quil soit du temperament du monde le plus vigoureux, il doit estre touiours prest a servir les autres, scavoir toutes les petites finesses qui attirent les

chalands, toutes les platitudes que le peuple dit, pour tourner sa frugalité en ridicule, quil ne s'epouvante point des iurements continuels quil entend, et de toutes les iniures qu'on luy dit. Il doit estre honneste et affable pour les plus meprisables, et soufrir sans degoût la puanteur, les disputes, et toutes les

103] impertinences qui accompagnent la ioye des sots. La ville et les fauxbourgs fourmillent cependant de ces seducteurs authorisés par les loix, dont la profession est d'entretenir et d'augmenter la brutalité, la paresse, la misere, et tous les autres maux, ou cette coupe de circé plonge ceux qui en boivent.

"Tout est lié l'un a l'autre, tout a des raports infinis. Le peuple n'apperçoit qu'un chainon de cette chaine immense qui embrasse le tout. Mais ceux qui considerent les choses avec une veüe moins bornée, voyent le bien sortir des racines du mal, aussi naturellement que les poulets viennent des œufs."

Ainsi cette liqueur qui cause tous les maux dont ie viens de parler, fait une partie considerable des revenus de la nation, par les droits imposés sur le malt. Note 6. Une quantité innombrable d'ouvriers vivent du travail quelles exigent. Ainsi le public et les particuliers soufriroient égallement si on cessoit de la tirer du malt. On peut dire encor que l'usage du malt est tres sain quand il est moderé, quil fortifie des gens qui travaillent, et quil

104] leur tient lieu de remedes plus chers, quils n'auroient pas le moyen de se procurer; que l'abrutissement et l'insensibilité, quil cause aux pauvres, est un bonheur réel pour eux, s'il est vrai que le plus heureux soit celuy qui soufre le moins, et que pour les querelles et les meurtres dont ces liqueurs sont la cause, la societé en est amplement dedomagée, par le courage quelles inspirent aux soldats, qui pour la plus part s'enyvrent un iour de combat, et que cest a elles qu'on doit les principalles victoires que la nation a remportées dans les dernieres guerres.

A l'egard des desagrements attachés au metier de cabaretier, chaque profession a les siens. De plus, ce qui nous paroit degoutant et insuportable dans la leur est ce qui leur en plait davantage,

note 6. C'est une graine dont on tire en Angletere une liqueur tres violente.

l'éducation et lhabitude changeant entierement les choses aux yeux des hommes. Mais quand bien mesme ces desagrements, seroient pour eux des peines réelles, qui ne scait que le gain est une compensation pour tout, et que ce proverbe: *dulcis odor lucri ere quâlibet* est bien vrai.

Il n'y a point de plus pauvre metier que

105] celuy de marchand d'eau de vie, et le plus fameux fait touiours une pauvre figure. Quelles peines, quelles miseres, quelles basesses ne faut il pas que ces malheureux epuisent pour vendre leur poison? Cependant ils peuvent devenir utilles a la societé. Car si un de ces malheureux ayant fait une petite fortune a ce metier, devient iuge de paix, ou quil parvienne a quelque (cela est un peu tiré) autre magistrature, connoissant mieux qu'un autre les desordres de la populace il les reprimera mieux, et leur inspirera avec d'autant plus de succès l'honnesteté, la retenüe, et toutes les autres vertus, que connoissant le bon, et les details de cette canaille, il saura mieux les moyens de la mener et de la persuader.

106] ## CHAPITRE 9^e^

DES MUSICOS D'HOLLANDE

Rien n'a plus contribué a l'etablissement de la religion reformée que la paresse et la stupidité du clergé romain. Mais la reformation en profitant de son ignorance, l'en a gueri, et l'on peut dire que Luther et Calvin ont non seullement reformés leurs sectateurs, mais mesme leurs ennemis. Le clergé d'Angleterre, en reprochant aux schismatiques leur ignorance, a excité leur emulation, et en a fait des ennemis formidables auxquels il a bien de la peine a repondre. Les papistes a leur tour, par l'acharnement avec lequel, ils relevent les moindres fautes des reformés, leur en ont epargné plus d'une. Car des ennemis si clairvoyants et si attentifs, ont mis les protestants dans l'obligation d'estre irreprochables.

107] Cest a la quantité d'huguenots dont la France a esté remplie iusques a leur derniere extirpation, quelle doit l'avantage

d'avoir eü, un clergé plus savant et moins débauché que les autres nations chrétiennes. Il ny a point de pays, par ex. ou les pretres soient plus absolus qu'en Espagne, et en Italie, et il ny en a point ou leurs mœürs soient plus dissolües, parce que personne n'ose leur reprocher leurs vices.

Il en est de mesme des femmes vertueuses et des courtisanes. L'incontinence de ces dernieres, est ce qui sert le plus a mettre l'honneur des honnestes femmes en sureté. Un ieune homme qui sort de l'eglise, du bal, ou de quelque autre assemblée, ou il a vû de iolies femmes, a sans doute l'imagination plus échaufée, que sil venoit de se promener dans une campagne ou il n'auroit vû que des moutons. Il est sur qu'au sortir de ce spectacle l'envie de contenter ses desirs, le menera ches une femme avec qui il puisse les satisfaire, et s'il n'en trouvoit point qui

108] consentit a ses desirs, il y a grande apparence qu'il les satisferoit par la force, des quil en pouroit trouver l'occasion.

Je suis bien loin d'encourager le vice, et ie pense qu'un etat dont toute sorte d'impudicité seroit banie, seroit trop heureux, mais cest avec regret que ie suis convaincu, que cela est impossible. Cette passion est trop violente dans les hommes, pour estre domtée par aucune loy.

La sagesse d'un gouvernement consiste a tolerer les abus qui sauvent un plus grand mal. Si on banissoit les courtisanes de la societé, comme les gens qui ne reflechissent point ne cessent de le demander, il ny auroit ny grilles, ny veroüils qui pussent sauver l'honneur de nos femmes, et de nos filles, car non seullement elles seroient plus vivement attaquées, mais le rapt et les plus grands excés, deviendroient des crimes ordinaires.

Dans les ports de mer, comme par ex.

109] a Amsterdam, ou six ou sept milles matelots debarquent a la fois, apres avoir passé plusieurs mois de suite avec des hommes, enfermés dans un vaisseau, croyés vous qu'une honneste femme pust sans risquer son honneur, sortir le pas de sa porte, si ces matelots ne trouvoient des femmes avec lesquelles ils pussent contenter leurs desirs, sans user de violence. Cest une des

raisons pour lesquelles les sages magistrats de cette puissante ville, permettent quil y ait un certain nombre de maisons ou l'on marchande ces plaisirs aussi publiquement que des chevaux au marché. Cette sage tolerance est une des choses qui fait le plus honneur a la prudence humaine, et ie crois qu'on me scaura gré de donner icy une idée de ce qui se passe dans ces maisons, ou la plus grande licence est authorisée par les loix.

Premierement elles sont baties dans les rües les plus detournées de la ville. Aucun etranger, qui a quelque soin de sa reputation, n'oseroit y loger. La rüe dans

110] laquelle une de ces maisons se trouve est reputée infame, et le deshonneur s'etend a tous les voisins. [secondement il est bien permis d'y conclure un marché et d'y prendre ses arangements pour un rendésvous, mais toute action dissolüe en est banie, et cet ordre est si exactement observé, que malgré la grossiereté et la rudesse des gens, qui les frequentent, vous y trouverés moins d'indecence, et de dissolution que dans aucun autre lieu public. [Troisiemement les femmes qui y viennent sont l'ecume et la lie du peuple. Elles sont vetües pour la plus part comme des comedienes de campagne. Cet habillement fait un contraste si ridicule avec la noirceur de leur peau, et les façons de ces princesses sont si bien assorties a leur figure, quil n'est point a craindre que la ieunesse au dessus du matelot en soit tentée.

La musique de ces temples de venus consiste dans des orgues, non que la deesse qu'on y adore, ne merite une musique plus harmonieuse, mais parce que le but

111] principal de ceux qui la donnent, est de faire baucoup de bruit, pour le moins d'argent quil est possible. Dailleurs les gens de mer, et principallement les Hollandois sont aussi bruyants que l'element sur lequel ils passent une partie de leur vie. La gayeté d'une demi douzaine de matelots, etoufferoit le bruit de quarente violons, au lieu qu'avec deux orgues, ils peuvent faire tant de tapage quils veullent. Ainsi cet instrument est assorti a la grosiereté de leurs oreilles et a l'avarice de ceux qui tiennent ces musicos. Malgré la grande discipline qui regne dans ces

marchés publics d'amour, le *schout* et ses officiers sont sans cesse occupés a reprimer les maitres de ces maisons, et sur les moindres plaintes ils les en chassent. Le gouvernement a en cela deux veües. La premiere de mettre un frein aux gains immoderés quils font et la seconde de punir de tems en tems les maitres de ces ecolles publiques du vice, afin de ne pas mettre la multitude dans leur secret, et de conserver a la magistrature le respect du peuple, en

112] luy faisant acroire quils soufrent malgré eux, ce qu'en effet, ils tolerent car le pouvoir de ceux qui reglent la police a Amsterdam est si absolu, que s'ils vouloient, ils detruiroient en un iour tous les musicos. Mais ils feroient un mal bien réel a leur patrie. "La république a plus d'une veüe dans cette tolerance. L'honneur des femmes vertueuses en est une, mais l'avancement de leur commerce y a bien autant de part. Il ny a point de matelot a qui un voyage a la mer ne fasse une petite fortune, et qui ne reviene dans sa patrie avec une ferme resolution d'en ioüir tranquillement, et de ne se plus embarquer. Cependant il faut des matelots a la republique pour soutenir son commerce et sa grandeur. Les maisons dont ie viens de parler luy fournissent un moyen sur pour faire rembarquer ceux qui y avoient le plus d'éloignement. Les matelots depensent en peu de tems dans ces maisons et avec les filles quils y trouvent, le fruit de leurs travaux et sont ensuite obligés de se remettre

113] en mer pour eviter la pauvreté. *mox reficit vates quassas indocilis pauperiem pati.*"

En Italie et en Espagne, les filles de ioye sont encor tolerées plus ouvertement qu'en Hollande. L'amour y a des temples publics sous un nom moins honorable. A Venise et a Naples, l'impureté est une sorte de metier, et l'honneur des femmes une marchandise. Les courtisanes a Rome et les cantoneras en Espagne, composent un ordre a part, et payent une taxe au tresor public, du revenu de leurs plaisirs. Il est certain que ce n'est pas par irreligion que ces excellents politiques soufrent ces debauches publiques, mais pour empecher une autre sorte de débauche plus infame et pour mettre l'honneur des femmes en sureté. M^r^ Di-

dier raporte que 50 ans avant luy, les courtisanes ayant manqué a Venise la republique fut obligée d'en faire venir un grand nombre des pays etrangers. Le doglioni qui a ecrit ce qui s'est passé de plus memorable dans cette republique loüe extrememement sa sagesse dans ce point

114] et la prevoiance avec laquelle elle a pourvû par cette sage tolerance a l'honneur des filles et des femmes, qui sans cela seroient exposées continuellement a des insultes et des violences dont les asyles les plus respectables ne les mettroient pas a couvert.

Nos universités en Angleterre seroient pleines de desordres, si dans la plus part il n'etoit permis d'accorder de tems en tems quelque chose aux besoins de la nature, come autrefois il etoit permis en Allemagne aux moines et aux prestres d'avoir des concubines, en payant une certaine redevance annuelle a leur evesque.

On croit communément, dit Mr. Bayle, a qui ie dois tout ce paragraphe, que l'avarice etoit la cause de cette tolerance honteuse, mais il est bien vraisemblable que cette licence avoit esté permise pour empescher les moines et les ecclesiastiques de corompre leurs penitentes et pour mettre a couvert l'honneur des maris qui dans la crainte de s'attirer le ressentiment du clergé, n'osoient pas mesme se plaindre de ces desordres.

115] Il est donc certain quon a esté obligé de sacrifier l'honneur de la moitié des femmes a la conservation des autres, et de prévenir par la, une debauche plus outrageante pour la nature, et plus nuisible a la societé. Ainsi ie crois avoir prouvé cette espece de paradoxe, *que l'incontinence est utille a la chasteté, et que les vertus les plus respectables, ont besoin quelquefois des vices les plus infames.*

116] ## CHAPITRE 10^e^

DE L'AVARICE

On a coutume de regarder l'avarice avec plus d'horreur et de mepris que les autres vices et l'on a raison. Car on peut dire, quil ny a aucun crime, que l'avarice n'ait fait commettre.

Mais la principalle raison qui donne tant d'horreur de l'avarice, cest que tout le monde en soufre. Car linterest est la boussolle de toutes nos passions et plus il y a de gens qui enfoüissent leur argent, plus il est rare dans le commerce.

Personne ne peut vivre sans argent. Ceux qui n'en ont point, en gagnent, en rendant service aux autres, mais comme chacun estime son travail a proportion de ce quil s'estime luy mesme, les hommes trouvent touiours la peine quils se donnent pour gagner leur vie, fort mal payée.

D'ailleurs, tous les hommes sont portés naturellement a croire que les choses necessaires a la vie, ne deveroient point estre le prix de leurs travaux, et comme

117] la nature leur donne le sentiment de la faim, soit quils ayent ou non de quoy manger ils pensent qu'elle deveroit leur fournir de quoy satisfaire a un besoin qui ne depend point de leur volonté. Cependant la necessité les force a travailler pour se nourir, la vanité sen mele ensuite et fait travailler ceux qui auroient de quoi vivre honnetement pour aquerir de quoi fournir a leur luxe. Or si tous les riches etoient avares, il s'en faudroit bien que tout le monde trouvat a gagner sa vie.

L'avarice est la mere de la prodigalité, car s'il ny avoit point d'avares, il ne pouvoit y avoir de prodigues, et si tout le monde depensoit son revenu, personne ne pouvoit dépenser au dela. Les avares amassent pour les prodigues et sont leurs tresoriers et les deux vices qui paroissent si contraires se servent mutuellement.

Floris ce ieune extravagant (note 6) porte sa prodigalité iusqu'a la folie. Il sent quil est le fils unique d'un pere tres riche. Ainsi il donne cariere aux fantaisies les plus ridicules. Il a une meute de chiens, quoyqu'il n'aille iamais a la chasse; les plus baux chevaux du monde, mais il ne monte point a cheval. Il entretient magnifiquement une fille de l'opera, a laquelle il ne touche iamais. Il n'est pas plus raisonable dans les choses

118] dont il fait usage. La vanité est la seulle regle de sa depense. Son pere qui est sage et un peu avare, ne luy donne pas

note 6. cela est dans loriginal au chap. suivant, mais ie lay transposé icy parce que iay cru que cetoit sa place.

a baucoup pres, de quoy satisfaire tant d'extravagances. Floris est donc obligé d'emprunter, mais comme l'argent qu'on luy prette seroit perdu s'il venoit a mourir avant son pere, il a bien de la peine a trouver du credit. Un usurier nommé Cornaro, avide de gain, consent a luy pretter a trente pour cent l'argent dont il a besoin. Floris se trouve l'homme du monde le plus heureux, de pouvoir contenter tous ses goûts, et Cornaro s'aplaudit de son costé de tirer un interest si excessif de son argent. Ainsi ces deux hommes d'un caractere tout opposé, contribuent au bonheur l'un de l'autre, car sans la folie de Floris, Cornaro n'eut iamais trouvé a faire un gain si considerable, et sans l'avarice de Cornaro, Floris n'eut iamais pû trouver personne qui voulust risquer tant d'argent sur la teste d'un débauché.

"On m'a conté une preuve bien etonante de l'aveuglement ou l'excés de l'avarice iette quelques fois les hommes. Une femme

119] agée vouloit mettre un argent assés considerable a fonds perdu. Une personne qui en avoit un extreme besoin luy offrit vingt pour cent. Elle trouva le marché si bon, quelle fit mettre dans le contract que tous les ans, les arerages seroient aioutés au principal, et luy porteroient interest au prime denier. Par ce rafinement d'avarice, il s'est trouvé quelle a fait un present considerable a la personne du besoin de qui elle avoit voulu abuser. Elle est morte, sans en avoir rien touché, et ses heritiers n'ont pû exiger que l'année courante."

L'avarice est le contraire de la prodigalité si l'on n'entend par ce mot d'avarice, que l'amour sordide de l'argent, et cette petitesse d'ame, qui empesche les avares de se servir de ce quils ont, et qui leur fait amasser des tresors, pour avoir seullement le plaisir de les enfoüir. Mais il y a une autre sorte d'avarice, qui consiste dans l'avidité d'avoir de l'argent pour le depenser. Cette sorte d'avarice se trouve presque touiours iointe a la prodigalité, et la plus part des grands seigneurs rassemblent en eux ces deux vices. La profusion et la galanterie eclatent

120] dans leurs habits, dans leurs maisons, et dans leurs equipages. Mais l'avarice la plus basse, les exactions les plus hon-

teuses, les maneges les plus avilissants sont le revers de la medaille, et l'on peut dire d'eux ce qui a esté dit de Catilina, quil etoit avide du bien d'autruy, et prodigue du sien.

appetens alieni, et sui profusus.

121] CHAPITRE 11^e^

DE LA PRODIGALITÉ

La prodigalité est quelque fois un vice noble, et qui est utille a tout le monde. Ce n'est pas celle qui a l'avarice pour compagne, et qui fait donner aux uns par foiblesse, ou par vanité, ce que l'on a osté iniustement aux autres que i'apelle ainsi, mais cette élevation d'ame qui fait prodiguer presque sans y penser cette mesme chose que les autres amassent avec tant de peines, et qui nous persuade avec raison, que le seul emploi qu'on puisse faire d'un morceau d'or, est d'en achepter des plaisirs.

Le mesme motif qui m'a fait peindre les avares avec des couleurs si noires, me fait dire du bien des prodigues. Ce motif, cest le bien des hommes en general, car un avare ne fait du bien qu'a luy mesme, et est nuisible au reste de la societé, mais le prodigue au contraire, fait du bien a tous, et du mal seullement a luy mesme. L'on est trop heureux quil y ait des gens qui ayent cette sorte de folie, si c'en est une. Ils sont a la societé ce que l'on dit en Italie que

122] les moines sont aux femmes. On les apelle leurs perdrix.

La prodigalité est la seulle chose qui puisse dedomager des rapines et des extorsions des gens en place. Quand un ministre qui s'est engraissé toute sa vie des depouilles d'une nation, et qui a force de friponeries a amassé des biens immenses, vient a les laisser par sa mort, a un fils aussi prodigue quil etoit avare, ceux qui aiment le bien public doivent se reioüir et estre surs que le fils rendra au public par ses folies, ce que le pere luy a volé par ses exactions.

Je scais qu'on dira que la frugalité tient un iuste milieu entre ces deux vices, et que si les hommes savoient mettre un frein a

leurs passions et a leurs desirs, ils ne seroient ny avares ny prodigues, et quils en seroient plus heureux. Quiconque raisone ainsi, est sans doute un tres honneste homme, mais il est assurement un tres mauvais politique. La frugalité est comme l'honnesteté. L'une et l'autre ne peuvent se trouver que dans une petite societé, dont l'innocence est fondée sur la pauvreté.

123] Mais dans une nation florissante, cela est impossible. Les etats dont le commerce fait la grandeur, ne veullent point de citoyens inutils, et ces vertus paisibles et paresseuses, y seroient plus nuisibles que tous les vices. Les prodigues ont inventé mille façons de se ruiner, et les avares de s'enricher, dont le peuple profite egallement pour gagner sa vie, mais la frugalité ne feroit usage ny des uns ny des autres, et seroit par consequent moins utile a la societé, que ces deux vices.

Il est permis aux autheurs de comparer les grandes choses aux petites, surtout quand ils en demandent la permission. *Si licet exemplis*. Qu'on me permette d'user de cette licence, pour comparer la societé a du punch. Cette liqueur composée de tant d'ingredients differents, fait les delices des gens les plus delicats. Cependant si on disoit a un homme qui n'en eut iamais bû: croyés vous que du citron, de l'eau, du sucre et de l'eau de vie, puissent faire une liqueur agreable? Le citron, diroit il est trop aigre, le sucre trop doux, ainsi du reste. Il en est de mesme des avares, des prodigues, et des differentes sortes de fous qui composent la societé. Note 7. "Je pourois faire voir tous les raports de cette comparaison, si ie voulois ennuyer mon lecteur, mais i'aime mieux passer a une autre, qui me semble plus iuste et plus courte. Cest que les avares, les prodigues, et tous les autres gens vicieux me paroissent estre dans la societé, ce que les poisons sont dans la chymie, ils sont mortels d'eux mesmes, mais l'art a scû en tirer des remedes salutaires."

note 7. l'autheur s'etend effectivement pendant une page et demie a montrer ces raports, il dit que l'avarice est un acide qui agace les dents, comme le citron, etc. J'ay crû faire plaisir au lecteur de luy epargner ces details.

125] CHAPITRE 12^e^

DU LUXE

Il est bien difficille d'expliquer ce qu'on entend par ce mot de luxe. Si on appelle ainsi tout ce qui n'est pas indispensablement necessaire a la vie, il ny a aucun etat dans le monde, dans lequel on ne trouve quelque luxe, mesme parmi les sauvages qui vont tout nuds. Car il est impossible que par la suite des tems, ils n'ayent un peu perfectioné leurs etables, leurs cahutes, et quils n'ayent fait quelque changement et quelque ameliorissement, a ce qui leur sufisoit pour vivre dans le commencement.

Cette definition qui appelle luxe, *tout ce qui n'est pas indispensablement necessaire pour le soutien de la vie*, quelque etendüe quelle paroisse, est cependant indispensable. Car si on ne l'admet pas, on ne trouvera point de regle, pour iuger de ce qui est luxe, ou de ce qui ne l'est pas.

"Des chemises etoient un luxe pour nos tres grossiers ayeux. La premiere paire de bas de soye* fut acheptée 500 par henry 2^d^ et c'eut esté dans ce tems la un luxe excessif

126] dans un prince du sang que des bas de soye. En Espagne quand on veut designer une maison, ou il ne manque aucune recherche de luxe, on dit, *enfin elle est vitrée*. Ce qu'on appelle luxe, change donc selon les tems, les pays, les usages. Il y a un sermon de St. Chrisostome** contre les souliers a la pouline qui etoient faits a peu prés comme les mules des femmes d'apresent, et il appelle *enfans du diable*, celles qui en portoient, a cause de leur luxe excessif."

Quand le peuple dit quil ne desire que ce qui luy est necessaire pour se tenir proprement, sil entend ce mot dans son sens primitif et litteral, il n'a pas grand tourment a se donner pour remplir ses desirs, de l'eau y sufira. Mais, *proprement* a un sens si etendu,

* cf.: Melon, ed. Daire, p. 742: "Des bas de soie étaient luxe du temps de Henri II."

** cf.: Melon, p. 746, where the "souliers à la poulaine" are mentioned, but not St. Chrisostome.

sur tout parmi les femmes, que qui voudroit luy donner une definition precise, seroit fort embarassé.

Ce que l'on appelle les comodités de la vie est tres etendu, et tres different ches les differentes nations, et personne ne peut dire en quoy elles consistent, ches un peuple etranger, a moins d'estre entierement instruit de ses coutumes, et de ses mœurs.

127] Il en est des idées qu'on attache a ces mots comme de celles que l'on exprime par ceux de *decence*, et de *convenance*, et il est impossible de les entendre, si on ne connoit la qualité, l'etat, et le caractere des personnes a qui on les applique.

Une ville va toute ensemble a l'eglise, et prie en commun, mais lors que les habitans demandent ensemble, leur *pain quotidien* dans le pater de la messe, l'evesque qui le recite, le gentilhomme, le bourgeois, le robin, entendent chacun par ces mots, des choses differentes.